



442ème RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 154

442eme RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND**
(LP 16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the
Outland (CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP
4 tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split
EP 3 tracks)
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl
- RUE 019 = **K-SOS** : Soif de libertés (CD 8 tracks)
Punk-rock antifasciste
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of
the Froggies (CD 24 tracks)
- Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's
first band
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (CD 11 tracks)
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag,
Chron Gen & Motörhead
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first
five (LP 14 tracks)
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at
Rockpalast (LP 14 tracks)
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Black
vinyl
- RUE 025 = **R'n'C's** : When the cat becomes a tiger (LP+CD 16
titres)
Fast rock'n'roll. Covers of MC5 and Sex Pistols
- RUE 027 = **PERCHÉ** : Pourquoi ? (CD 12 titres)
Electro-punk

442ème RUE
64 Bd Georges Clémenceau
89100 SENS
FRANCE
(33) 3 86 64 61 28
leo442rue@orange.fr
<https://la442rue.com>

Greetings :
Les LEZARDS MENAGERS
K-PUN
EI FOURBOS 65
VINCENT (Mass Productions)
PHILIPPE (Scrotum) et CRYSTEL (The Brunettes)
BLUTCH
Denis GRRR
REVEREND BEAT-MAN

RIP :
Ace FREHLEY
Claudia CARDINALE
Terence STAMP
Soo CATWOMAN
Chris DREJA
Sonny CURTIS
Robert REDFORD
Viv PRINCE
Graham GREENE
Jane GOODALL

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

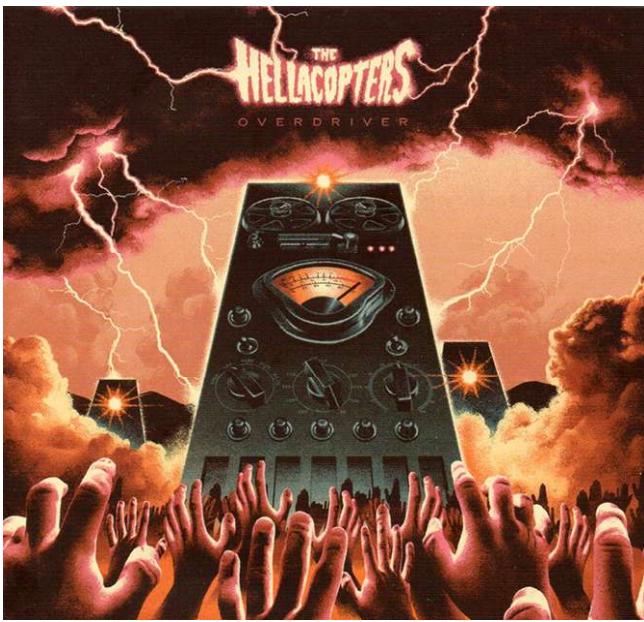
La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.
"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.
"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.
"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.
Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).
Et sur Internet : <http://www.tribagefm.fr>



E-ZINE

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

Lundi 27 octobre 2025 ; 15:42:47
Violence time



The HELLACOPTERS : Overdriver (CD, Nuclear Blast Records - www.nuclearblast.com)

En 2016, quand les Hellacopters se reforment, après huit années de silence radio, ils exaucent le souhait de beaucoup d'entre nous. D'autant que le groupe se reforme quasiment dans sa formule historique. Seul manque à l'appel le guitariste Robert Dahlqvist, qui, malheureusement, mourra accidentellement l'année suivante, en 2017. Depuis, deux autres musiciens ont quitté le navire, le bassiste Kenny Håkansson, peu de temps après ce retour, remplacé par Rudolf de Borst, et le guitariste Andreas "Dregen" Svensson, juste avant l'enregistrement de ce nouvel album, non remplacé. Avec Nicke Andersson, Robert Eriksson et Anders "Boba Fett" Lindström, les Hellacopters sont désormais en quatuor, ce qui ne change pas fondamentalement les choses, du moins en studio. Sur scène, c'est peut-être une autre histoire, le groupe nous ayant quand même habitué, depuis le début, à ce dialogue permanent entre deux guitares. À la base, cette reformation devait célébrer le vingtième anniversaire de la parution du premier album du groupe, "Super shitty to the max !", avant de se transformer en retour plus pérenne, puisque toujours d'actualité aujourd'hui, presque dix ans plus tard, "Overdriver", le neuvième album des Hellacopters, devenant le second depuis le redémarrage, après "Eyes of oblivion" en 2022. Avec celui-ci, on savait déjà qu'on retrouvait les Hellacopters tels qu'ils nous avaient laissés en 2008, "Overdriver" ne fait que confirmer ce fait. Les Hellacopters restent les Hellacopters, délivrant toujours ce savant mélange de garage, de punk, de glam et de proto hard-rock. Certes, l'âge venant, ils ont quand même tous la bonne cinquantaine, certains titres se posent un chouia plus qu'avant ("Coming down") et on ne trouve plus guère de cavalcades punk échevelées ni de distorsion dans tous les coins, il n'empêche que l'énergie est toujours là, juste un peu plus canalisée, ce que le groupe avait de toute façon commencé à expérimenter dès son deuxième album, "Payin' the dues" en 1997, on ne peut donc pas parler de trahison, mais simplement d'une évolution somme toute assez logique. Fidèle à son habitude, Nicke Andersson écrit l'énorme majorité du répertoire. Seul Rudolf de Borst parvenant à battre en brèche cette hégémonie, écrivant seul "Faraway looks" et cosignant "Doomsday daydreams" avec Andersson. Officiellement, l'album contient onze titres dans son édition standard, mais je vous conseille d'essayer de mettre la main sur l'édition spéciale en digipack, contre un banal boîtier cristal pour la lambda, avec deux titres bonus - c'est comme au confessionnal, plus il y en a à avouer, plus on en trouve à balancer, ça ne coûte pas plus cher non ? - et un patch que vous pourrez vous empresso de coudre sur votre blouson en jean préféré afin de bien affirmer votre appartenance au club très fermé des vrais fans des Hellacopters, dont je suis, même si moi, le patch, je préfère le garder bien au chaud avec le CD (vieux réflexe de collectionneur) plutôt que le coudre sur mon pauvre gilet sans manche, en jean toujours, d'accord, mais qui commence à avoir bien vécu, quoique ça pourrait peut-être masquer un trou quelconque. De toute façon, dans ma ville pourrie, les adeptes des Hellacopters ne sont pas légion, même pas de quoi former une escouade, on n'est pas près de gagner la guerre contre la connerie, je n'ai donc pas trop besoin de me faire reconnaître d'eux, ceux que ça pourrait intéresser de savoir sont déjà au courant.

KNOSIS : Genknosis (CD, SharpTone Records)

En matière de rock'n'roll en général, de punk en particulier, et encore plus de hardcore, les Japonais sont de sacrés fous furieux, c'est désormais un fait admis. Knosis ne déroge pas à la règle, d'autant que, pour enfoncer encore plus profondément un clou que même Vulcain risque d'avoir du mal à extirper de son logement, le groupe assaisonne son hardcore assassin d'une belle dose de métal. Le genre de truc qui vous occasionne de sérieux pincements aux tétons, ce qui, si l'on n'est pas soi-même adepte du S&M le plus extrême, n'est pas ce que l'on fait de plus caressant. Knosis est un groupe emmené par le chanteur Ryo Kinoshita, qui fut celui du groupe purement métal Crystal Lake de 2012 à 2022, il est donc en terrain connu. On retrouve d'ailleurs, de ci de là ("Seisai", "Kuruibi"), quelques artifices métal dont Crystal Lake avait le secret. On notera en outre que le dit Kinoshita-San chante dans sa langue natale, ce qui ne fait que renforcer le côté foutrement foutraque de Knosis, même si, qu'il chante en n'importe quel langue, je déifie quiconque de comprendre un traître mot, ou idéogramme, de ce qu'il raconte, là encore, fidèle à la tradition du hardcore le plus explosif, il éructe et hurle plus qu'il ne vocalise. Après tout, n'est-ce pas l'un des principaux intérêts d'un style qui se moque pas mal de caresser dans le sens du poil ? Quand on fait dans la violence, on le fait à fond, sinon ça ne sert à rien. Demandez à Poutine ce qu'il en pense. "Genknosis" est le premier album de "Knosis" ("connaissance" en français, de quoi illustrer le côté introspectif de ses textes, c'est Ryo Kinoshita qui le dit, je ne le contredirai donc point, souffrant de sévères lacunes en idiome nippon), un disque plein de bruit, de fureur et d'expérimentation sonique, du pur métal-core qui célèbre, à sa façon brutale et émotionnelle, l'avènement d'une sorte de printemps ("gen" en japonais) au cours duquel les cerisiers fleuriraient peut-être, comme ils le font si bien habituellement au pays du soleil levant, mais aussi et surtout des arbres beaucoup plus inattendus, habilement entretenus par des sculpteurs sur métal plutôt que par des jardiniers traditionalistes. Seule concession possible, que le métal soit recyclé mais les fleurs, elles, n'en resteront pas moins en belle et bonne fonte, tout juste ductile, si on veut, pour donner le change. Ce qui, pour un chanteur à la santé mentale chancelante (là encore, c'est lui qui en fait la confidence), devrait lui fournir de solides étais psychiques. Au final, l'album est envoyé en moins d'une demi-heure, une info balancée mûièrement pour bien vous faire sentir l'urgence d'un premier disque qui doit également faire office de catharsis pour Ryo Kinoshita. La musique n'adoucit peut-être pas toujours les mœurs, elle n'en reste pas moins un formidable remède aux questionnements intérieurs, au pire un placebo plus qu'acceptable, ce qui n'est déjà pas mal.

PSYCHO-FRAME : Salvation laughs in the face of a grieving mother (CD, SharpTone Records)

Formé par quelques vétérans de la scène métal américaine, dont le chanteur Michael Sugars, ex Vatican, Psycho-Frame sort son premier album après un beau carré de singles et EP, les trois premiers étant parus en 2023, le dernier, un double single, début 2025. Le groupe a donc largement pris le temps d'élaborer sa musique avant de se lancer sur une distance un peu plus conséquente avec les onze titres de ce disque. Psycho-Frame, pour synthétiser leurs influences, font un truc solidement assis sur une base death-métal avec une belle bâtie aux finitions hardcore, un style hybride qu'en termes actuels on appelle deathcore. Double chant hurlé, trio de guitares qui vous rendent l'atmosphère plus oppressante que l'air ambiant entourant la récente rencontre Poutine-Xi Jinping-Kim Jong Un (même le masque à gaz le plus perfectionné n'a pas pu filtrer les miasmes produits par ces trois belles ordures), et section rythmique digne d'un défilé militaire commandité par l'un ou l'autre des salopards sus-nommés, avec supplément d'ogives nucléaires, inutile de dire que ça défouille à coups de missiles hypersoniques (oubliez le pauvre Colt de John Wayne). En fait, ça joue tellement vite qu'on se demande s'ils vont être capables de s'arrêter en fin de morceau. Les guitares sont tranchantes comme des scalpels, avec des interventions de l'ordre de la seconde qui font passer le moindre solo, même le plus punk ou hardcore, pour un succédané de "Licht", l'opéra à rallonge de Karlheinz Stockhausen. Avec ça, on ne s'étonnera pas d'apprendre que cet album traite de ce phénomène de société qui infantilise une bonne partie de l'humanité, celle qui espère toujours être sauvée par autrui, que ce soit un autre quidam, une organisation quelconque, voire un état. Sauf que, évidemment, personne n'agit jamais à votre place, encore heureux, et qu'il vaut toujours mieux ne compter que sur soi-même. C'est bien là le sens du titre du disque, le salut se moque bien de la mère endeuillée, toutes ces pseudo organisations plus ou moins caritatives n'étant souvent qu'une vaste farce surtout

destinée à faire accroire que personne n'est jamais laissé sur le bord du chemin. Foutaises ! Le morceau "Apocalypse through lysergic possession" dénonce même ouvertement les agissements de la Scientologie, on ne saurait être plus explicite. Dans un monde dominé par l'argent, l'altruisme n'a pas sa place. Au contraire, dans une société agressive, la seule attitude capable de nous sauver est d'être soi-même agressif. Du Bellay l'avait bien compris avec son célèbre aphorisme "La meilleure défense, c'est l'attaque", dommage que, depuis Munich en 1938, et comme on le prouve encore avec l'Ukraine aujourd'hui, on fasse mine de l'avoir oublié. Et agressifs, Psycho-Frame le sont, même si ce n'est que musicalement. Le groupe ne vous laisse quasiment pas respirer durant les trente-huit minutes que dure le disque, à peine entre les morceaux, alors tout au long de ceux-ci, encore moins, et je ne parle même pas d'un éventuel interlude plus "doux", qu'on trouve de plus en plus souvent chez les groupes métal, surtout les plus virulents d'entre eux, définitivement absent ici, ce qui n'est pas pour me déplaire, au contraire, tant j'ai plutôt tendance à trouver ce procédé gonflant, tout juste destiné à prouver que les musiciens de tels groupes sont des techniciens hors pair, ce dont on se moque bien. Quand on commet le péché de chair, on assume sa libido, on ne prétend pas faire dans le romantisme éthétré. De toute façon, rien que d'écouter Psycho-Frame, on sait que ce ne sont pas des manches, pas besoin d'artifices spécieux pour le confirmer.

SACROSANTA DECADENCIA OCCIDENTAL : *Danzas no solpor do mundo* (CD, Deviance Records)

Ce n'est qu'après le tintement des cloches qu'on devine dominicales que le brouhaha crust-hardcore-métal des Espagnols de Sacrosanta Decadencia Occidental se déchaîne. Et ça ne fait pas dans le détail, seize morceaux pliés en trente-cinq minutes, ça devrait vous donner une idée de la puissance de feu d'un groupe clairement très très énervé, ce dont on pouvait se douter rien qu'avec leur nom. Même moi qui n'ai jamais appris un traître mot d'espagnol, j'ai bien compris qu'ils évoquaient le déclin de la société occidentale. Ce qui reste cohérent avec leur appartenance revendiquée aux idéaux anarchistes. Une fois qu'on a posé le décor - bien qu'on ait oublié le garde-fou au balcon de Juliette, qui va donc se casser la gueule avec son Roméo dès le premier bisou, forcément - reste à jouer la pièce, en l'occurrence la jouer vite, très vite, fort, très fort, brutalement, très brutalement. Dans une manif, je ne voudrais pas être le flic qui leur fait face. Certes, quelque soit la circonstance, je ne voudrais pas être flic du tout, mais dans ce cas encore moins, car les pavés doivent voler bas, et même en escadrille, pas facile d'éviter le tir de barrage. Si Sacrosanta Decadencia Occidental annoncent faire du crust, c'est en partie grâce au chant guttural de Maria, leur chanteuse, un chant si rauque et si râpeux que, si on ne sait pas qu'il s'agit d'une gente dame, on imaginerait aisément un bouffu lourdement cuirassé éructant des textes, en espagnol - ou plutôt en galicien, une langue plus proche du portugais que de l'espagnol, mais, honnêtement, je suis bien incapable de noter une quelconque différence, ils pourraient chanter en papou ou en inuit que je n'y verrais que du feu - qui ne doivent sûrement pas vanter l'amour courtois. Pour le hardcore, on se référera aisément aux guitares portées au rouge et jouées façon blitzkrieg. En revanche, pour ce qui est du métal, à part le fait que tout ça est intense et peu calinou, les influences sont moins évidentes, ce qui ne change rien à l'affaire. Sacrosanta Decadencia Occidental ne risquent pas d'être pris pour de vulgaires hippies. L'autre intérêt de ce disque est sa pochette, dont le dessin est dû à Maria, déjà citée, et au guitariste Edu, un travail qui leur aurait pris presque un an, ce qui ne m'étonne qu'à moitié. Un graphisme hyper chiadé dont on avait déjà eu un bel aperçu grâce à leur démo de 2023 et à leur single de 2024, tout en noir, blanc et gris (mais plus de rouge cette fois, contrairement à leurs précédentes sorties) torturé à l'extrême, qui me fait bougrement penser aux exactions de l'Inquisition, même si je ne sais pas si telle est l'inspiration principale. Je vois bien Torquemada avoir un orgasme en matant ce triptyque. Un graphisme travaillé qu'on retrouve même sur leurs set-lists de concert, qui n'ont pourtant pas vocation à être vues du public, comme j'ai pu le constater après avoir trouvé une photo de l'une d'entre elles sur Internet, des set-lists imprimées et enluminées (décidément, le Moyen-Âge n'est jamais loin dans leurs travaux graphiques), bien loin des chiffons hâtivement barbouillés au feutre dégueulasse juste avant de monter sur scène, parce que, merde, on a trop picolé et on a oublié de la faire, qui est le lot habituel de l'énorme majorité des groupes, punk ou pas d'ailleurs, sur ce point, tout le monde ou presque se ressemble. Bref, bon goût et bon esprit pour Sacrosanta Decadencia Occidental, du moins de mon point de vue, qui ne vaut que ce qu'il vaut.

HUNTDOWN : This is war (CD, Demons Runamok Entertainment)
Avec ce deuxième EP, le groupe parisien Huntdown va vous coûter une blinde en frais d'insonorisation de votre petit chez vous. "C'est la guerre" qu'ils disent, et c'est vrai, pas seulement sur quelques points chauds de notre pauvre planète, mais aussi dans votre lecteur siège qu'il aura ingurgité ce CD. Avec son hardcore rageur et ravageur, Huntdown pourrait largement être agréé pour la chasse aux drones fantômes russes. Huntdown, ça joue fort, ça joue gras, ça joue énervé, et, surtout, ça vise juste, toujours en plein dans le mille, jamais ne serait-ce qu'en très proche périphérie. Les gonzes doivent posséder un double master de snipers. Revendiquant des racines hardcore foutrement métallisées et salement new-yorkaises, Huntdown viennent d'inventer la guitare Caterpillar et la batterie Nargesa customisées pour leur usage exclusif, il n'y a pas encore de catalogue pour ça. Affichant tous un passé lourdement chargé (HardxTimes ou Dagara par exemple), l'âge ne semble pas les avoir ramollis, au contraire, comme le pain rassis, ils se sont forgés une carapace digne d'un blindage de char Tigre, une précaution bienvenue au cas où une ou deux de leurs bastos chemisées tirées en rafale viendraient à ricocher malencontreusement et leur revenir dans le bide. "This is war" est leur deuxième EP, six titres quand même, un peu long pour un EP selon mes critères, mais, si l'on tient compte du temps total, ça se tient. Huntdown défoulaient tellement rapidement qu'ils ont cru bon rajouter leur EP précédent, "Chasing demons", paru en 2023 uniquement en numérique, soit quatre titres supplémentaires, quatre titres du même tonneau de TNT. Au total, avec ces dix titres, on a certes encore un disque qui ne dure guère plus de vingt minutes, mais on commence quand même à atteindre des standards acceptables. De quoi revendiquer une violence structurelle en général plutôt propre à un état ? Ça pourrait. De toute façon, ils ne peuvent pas faire pire que Trump. Après, pour le Nobel de la paix, c'est autre chose, mais on n'a rien sans rien.

NEWS

Du côté de la Suède, **Beluga Records** réédite l'album "Heart shaped eyes" de leurs compatriotes **No Tears**, un premier disque powerpop initialement paru en 2023 sur **Luftslott Records** en tirage si limité que, le temps de cligner des yeux, il était déjà épuisé : www.belugarecords.com @@@ Chez **Deviance** on annonce un split album partagé par deux groupes de pur hardcore, les Parisiens de **Human Dogfood** et les Néerlandais de **Toprot**, quatorze titres, ça dépose. Le label vient également de sortir la version CD du premier véritable album de **Carmen Colère**, "This radical co-working space". Du boom boom punk de leur propre aveu, est-ce en rapport avec la boîte à rythmes ou avec l'usage effréné des cocktails Molotov ? Sûrement un peu des deux : <https://deviancerecords.com> @@@

ANGEL FACE : *Out in the street* (LP, Slovenly Recordings)

Ce n'est pas parce que ce disque démarre avec une intro directement pompée sur celle de "Foxy lady" de Jimi Hendrix que les Japonais d'Angel Face se présentent comme des clones asiatiques du grand guitariste. Le Japon n'est-il pas l'autre pays du garage-punk ? Si, nous sommes d'accord, donc Angel Face font du garage-punk, et ne reprennent même pas le maître vaudou de la guitare, l'intro susmentionnée étant celle d'un original, "Searching for the truth". Et des originaux, il n'y a que ça sur un disque qui décline toute la panoplie urbaine d'un rock'n'roll au plus près de l'os, depuis son titre, "Out in the street" (clin d'œil aux Shangri-Las via Blondie ?) jusqu'au mur de briques du verso de la pochette. Car oui, le Japon est aussi l'autre pays de la référence et de la révérence, et pas seulement pour se saluer au coin de la rue. "Out in the street" est le deuxième album d'un groupe à l'héritage aussi lourd que celui d'un descendant d'Attila, Vlad III Tepes ou Jack the Ripper. Dans une autre vie, on a déjà pu apprécier l'énergie et la sauvagerie de ce quartier de petites frappes au sein de groupes à peine moins policés. À peine ont-ils mis une larme de pop dans leur punk, comme les Anglais le traditionnel nuage de lait dans leur thé, histoire d'adoucir légèrement le breuvage sans le dénaturer. Sur scène, Angel Face dénote aussi, avec une fille, Rayco, au look tellement androgyn qu'il faut vérifier son passeport pour être sûr de son genre à la batterie et un chanteur du doux nom d'Hercules qui, pour être bien certain de retrouver son micro tant il a tendance à sauter partout, est carrément menotté à celui-ci, ce qui doit indéniablement en faciliter le maniement, sauf au moment de le lancer en l'air pour épater la galerie, le machin se transformant alors en boomerang, comme par magie, pour lui revenir dans la tronche. Mais je suppose que, après la première tentative, il a dû comprendre que ce n'était pas une bonne idée. De plus, il a sérieusement intérêt

à confier la clé de ses bracelets à quelqu'un de confiance, s'il les garde dans ses poches, le risque est grand qu'elles aillent voler à travers la salle. Quant au guitariste, Fink, ses précédentes exactions chez American Soul Spiders, Teengenerate ou les Fadeaways parlent d'elles-mêmes, notre kamikaze de la six cordes ne s'étant nullement assagi avec les verres de saké. Si Angel Face a mis deux ans pour enregistrer ce nouvel album, la plupart des titres datent cependant de l'enregistrement du premier, en 2023 (le groupe s'est formé en 2021), et auraient pu figurer sur celui-ci, sauf qu'il n'y avait plus la place à l'époque. Autant dire ce deuxième album conserve toute la vista des débuts du groupe et qu'on peut donc considérer qu'Angel Face, pour démarrer, a enregistré un premier album et demi. Je vous laisse vous débrouiller pour découper celui-ci en deux, surtout que je vous mets au défi de savoir quels morceaux sont millésimés et lesquels sont primeurs. Pour bien nous prouver qu'ils sont d'une authenticité sans faille, Angel Face ont carrément mis le truc en boîte dans leur salle de répétition, ce qui n'est plus vraiment un problème, techniquement et qualitativement s'entend, avec les home studios modernes qui vous captent la moindre goutte de sueur et la plus petite éraflure du doigt sur la corde de mi comme s'il s'agissait du bang d'un avion de chasse en promenade. On peut désormais enregistrer au milieu des canettes de bière et des mégots froids comme si l'on était à Lyndhurst Hall, un confort dont Angel Face a fait le meilleur usage. Après moins d'une demi-heure de délibéré, ce que dure ce disque, ma sentence est irrévocable, on va prendre perpète, ou pas loin. Un conseil, vérifiez que vos genoux sont bien huilés, parce que vous allez être continuellement en train de vous lever de votre fauteuil pour remettre le diamant de votre hi-fi sur un album que vous risquez d'user prématurément (un second exemplaire de secours ne sera pas de trop, mais je ne voudrais pas avoir l'air de pousser à la consommation). Et si un quidam vient vous affirmer, d'une moue blasée, que le rock'n'roll est mort, envoyez-le se faire voir chez Angel Face, ça devrait lui remettre les idées en place.

NIHILI LOCUS : Semper (CD, My Kingdom Music)

NIHILI LOCUS : Nihil morte certium (2 CD, My Kingdom Music)

OMICIDIO : Premature exequie (CD, My Kingdom Music)

Trois albums, dont un double, tous parus le même jour, le 26 septembre dernier, deux noms différents, mais un seul et même groupe, voilà qui n'est pas commun. D'autant qu'il n'y a pas que ça de pas ordinaire dans l'histoire. Je vais essayer d'être le plus explicite possible. Nihili Locus est un groupe originaire de Turin, en Italie, né en 1992 sur les cendres d'un autre groupe, j'y reviendrai plus tard. "Nihili locus" est un terme latin qu'on pourrait traduire par "aucun lieu", ou "nulle part". En même temps, qu'un groupe italien affiche un nom latin, il n'y a rien de bien étrange, a fortiori (latin encore) avec le style développé par le groupe, un métal fortement empreint de doom et de black, puisqu'on sait que la scène black métal est très tournée vers le passé, les groupes norvégiens, notamment, usant et abusant de la mythique et de l'imagerie viking par exemple. Qu'un groupe italien de même mouvance remonte jusqu'à l'Antiquité, ça se tient, surtout si l'on considère que, à son époque, l'empire romain a imposé sa langue et sa culture à une bonne partie du monde occidental connu, et que les Italiens sont évidemment les dignes descendants de ces grands ancêtres. Bizarrement, si Nihili Locus existe depuis trente-trois ans, "Semper" est pourtant le premier album du groupe. Si, si, c'est comme je vous le dis. Le premier. Ils détiennent sûrement le record de l'album le plus tardif dans la carrière d'un groupe, tous styles, tous pays et toutes époques confondus. Jusqu'à aujourd'hui, ils n'avaient semé derrière eux que des EP, des démos et un mini-album, ainsi que des titres éparsillés sur des compilations. On ne peut donc guère taxer Nihili Locus de stakhanovistes. Mais après tout, en italien, ne dit-on pas aussi "chi va piano, va sano" ? Une maxime qui leur va comme un gant, au moins pour trois des membres du groupe, Bruno le chanteur, Massimo le bassiste et Robi le batteur, qui font de la musique ensemble depuis 1989 et qui semblent se porter comme des charmes. Doom et black métal ai-je donc dit à leur propos, une musique sombre et mélancolique qui colle à la peau de Nihili Locus depuis leurs débuts. Mais une musique extrême et bruitiste puisqu'on n'y trouve aucun synthé, contrairement à de nombreux groupes black, ce dont je ne peux que me réjouir. Car, habituellement, au risque de paraître grossier, ce qui me fait chier dans le black, ce sont justement les synthés, la plupart du temps trop omniprésents et surtout trop "progressifs", au point qu'on croirait entendre les pires daubés des 70's, avec juste des guitares un poil plus musclées et un chant nettement plus spectral. Chez Nihili Locus, on a donc deux guitares et la section rythmique, rien d'autre, sans compter le chant suavement guttural de Bruno soutenu par les grognements (dixit) du batteur Robi. Autant vous dire que ce n'est pas chez Nihili Locus qu'il faut chercher

les cris perçants du premier hurleur hard-rock venu vous vrillant les tympans à coup de contre-contre-ré. Que nenni, pas de ça chez Nihili Locus, le chant de Bruno pourrait sortir de la tanière d'un ours des cavernes nichée au cœur de la forêt de Fangorn qu'on ne serait pas autrement ébaubi. Comme tout album de black-doom, ce disque ne contient que peu de morceaux, six, d'une durée moyenne de six minutes, le temps de bien lier la sauce et faire monter la pression. Et si les titres des albums de Nihili Locus sont systématiquement en latin, ceux des morceaux étant en italien, je subodore donc que le groupe chante dans sa langue natale et non dans celle de leurs grands-papys, il y a quand même des limites au retour aux sources. Tout ceci est bel et bon mais, me direz-vous, si "Semper" est le premier album de Nihili Locus, quid de "Nihil morte certium", un double qui plus est ? Fastoche, surtout quand on m'a soufflé la réponse en amont, ce disque est la compilation de tous les premiers efforts du groupe, à savoir "Sub hyerosolyma", un single deux titres paru en 1992 sur Obscure Plasma, "...Advesperascit...", une démo six titres de 1994, "...Ad nihilum recidunt omnia", un mini-album trois titres paru en 1996 sur Boundless Records - ces trois premiers opus avaient déjà été compilés en 2018 par le label Terror From Hell Records sous le titre générique "Lyaeus nebularum" - et "Mors", un album sept titres de 2010 jamais paru physiquement, disponible uniquement en digital jusqu'ici. Il s'agit là de l'intégralité de la discographie de Nihili Locus avant "Semper" et hors participations éparses à quelques compilations. On notera au passage que "Semper" est aussi leur premier ouvrage sérieux depuis 2010, soit quinze ans sans rien de substantiel à se glisser dans le conduit auditif, et même leur premier disque physique depuis 1996, soit presque vingt ans de disette vinyle. Quand on est fan de Nihili Locus, la qualité première est la patience. Toutes ces productions étant proposées par ordre chronologique, on remarque que, globalement, la musique de Nihili Locus n'a que peu évolué, le groupe alignant les mêmes riffs doom et black depuis leurs débuts. Les différences notables tiennent plus dans le son et la qualité des enregistrements, évidemment beaucoup plus bruts et râches au départ. Curieusement, si, dès le début, Nihili Locus s'est toujours fendu de morceaux d'une longueur respectable, "Mors", en 2010, propose des titres plus courts et plus ramassés que d'habitude. C'est le seul disque qui soit ainsi bâti. De plus, chaque disque présente le groupe dans des formations différentes. Les deux piliers, ceux qu'on retrouve sur toute la discographie, jusqu'à "Semper" aujourd'hui, sont le bassiste Massimo Currò et le batteur Roberto "Robi" Ripollino. Même le chanteur Bruno Blasi, présent sur "Semper", a été légèrement infidèle puisqu'il n'a pas enregistré "Mors", le guitariste Mauro Veronese officiant alors au chant en plus de la six cordes. Ce dernier, s'il a fait partie de toutes les incarnations de Nihili Locus entre 1992 et 2010, n'est plus dans le groupe aujourd'hui. On retrouve un peu le même jeu de yoyo avec les guitares, une seule au début, puis deux à la fin des années 90, et à nouveau une seule depuis 2010. Cette double compilation vient donc logiquement épauler la sortie de "Semper" en donnant à (re)découvrir l'œuvre de jeunesse de Nihili Locus. Mais pas la prime enfance du groupe. En effet, si Nihili Locus apparaît en 1992 sous ce nom, le groupe n'est alors que la suite logique d'Omicidio, formé en 1989. D'ailleurs, la première formation de Nihili Locus, Mauro, Massimo, Robi et Bruno, n'est autre que celle d'Omicidio. En trois ans d'existence, Omicidio n'a sorti aucun disque, n'ayant enregistré qu'une unique démo six titres, "Premature exequie", que My Kingdom Music, profitant de la réalisation de "Semper" et "Nihil morte certium", a décidé de faire paraître pour la première fois sur disque. Les quatre jeunes italiens sortant à peine de l'adolescence, la musique d'Omicidio, surfant sur la brutalité et la sauvagerie du nom du groupe, est d'obéissance nettement plus death et thrash métal, tendance old school vu l'époque, le death et le thrash étant alors encore à l'aube de leur apogée. Malgré tout, si cinq des six titres de la démo d'Omicidio revendiquent une certaine violence instinctive, avec des durées relativement courtes, deux-trois minutes, on note déjà le premier morceau, "Darkness", qui dépasse les six minutes et qui, comme l'indique son intitulé, se révèle plus sombre que les autres, annonçant ainsi le virage doom et black pris par le groupe quelques temps plus tard, virage justifiant le changement de nom, Omicidio devenant Nihili Locus en une sorte d'évolution naturelle que n'aurait pas reniée Darwin s'il s'était penché sur la musique électrique plutôt que sur les pinsons des Galapagos. Au final, avec ces trois productions, My Kingdom Music nous offre un excellent travail archiviste pour un groupe qui est déjà une légende en Italie et qui pourrait bien le devenir aussi ailleurs. Et pour être complet sur le sujet, signalons que, si ces trois disques sont disponibles séparément, il existe aussi un superbe coffret, à tirage très limité (soixante-quinze exemplaires seulement) et en édition luxe, les regroupant dans leurs versions vinyle (gris marbré pour les deux Nihili

Locus, noir pour Omicidio), accompagnés d'un t-shirt, d'un tote bag et d'un poster. Ceci pour info car il y a des chances que cette édition ne soit plus disponible à l'heure où vous lirez ces lignes. Voilà, je pense avoir fait le tour de la question Nihili Locus, encore que je ne connaisse pas leur marque de chianti préférée ni leur taille de caleçon, mais je ne suis pas certain que ça manque vraiment à ma culture générale, ni à la vôtre, sauf si vous êtes vraiment très très très pointilleux. Faites-le moi savoir, je verrai ce que je peux faire.

TORPEDO : What the fucked do we all do now ?/-Lights (Part I) (CD, Broken Clover Records)

Torpedo est un trio formé à Lausanne, Suisse, en 2016. "What the fucked do we all do now ?/-Lights" est leur troisième album, à paraître en deux parties. La seconde devrait sortir vers la fin de cette année 2025, après la publication de ce modeste opuscule, je devrais donc en parler dans le prochain numéro si tout va bien. En attendant, c'est la première moitié de l'œuvre que l'on découvre aujourd'hui. Et le moins que l'on puisse dire c'est que la musique de Torpedo est assez atypique. Entre noise et post-punk, le groupe est capable de triturer de longues pièces, trois font plus de six minutes, mais aussi d'avoir des courts et violents brûlots, l'un des morceaux de ce disque fait moins d'une minute et vous attaque la trompe d'Eustache avec la précision chirurgicale de la lame turquoise d'un sabre laser. Mais le groupe n'est pas que bruit et fureur puisqu'il est aussi capable d'offrir des entremets expérimentaux ou industriels ("Where" par exemple). Torpedo fait irrésistiblement penser aux plus belles heures de Sonic Youth, tant grâce au chant féminin qu'à des mélodies parfois diaboliquement soutenues et sans concession, comme les plus de neuf minutes de "ONW" (aux accents stoner dans sa première partie) qui se permettent même de casser un rythme pourtant lancé à vive allure tel un TGV au mieux de sa forme. De prime abord, la musique de Torpedo peut paraître déroutante, il faut juste accepter le fait que le groupe ne souhaite pas se cantonner à la sécurité des sentiers battus mais préfère de loin s'aventurer dans des contrées à peine défrichées. Torpedo n'est clairement pas un groupe de rock de classe moyenne mais bien une entreprise capable de nous faire découvrir de nouvelles façons de forniquer avec une guitare ou de bûcheronner des rythmiques peu usitées. Torpedo, c'est une sorte de chamanisme électrique dont le but serait de faire ressortir le meilleur de l'humanité à grands coups de transes survoltées et de rituels tribaux ("Noise (mouvement 1)"). Torpedo, un groupe qui ne peut pas vous laisser indifférent, sauf si vous êtes sourd, et encore, rien que les trépidations soniques déclenchées par l'écoute de leurs disques, surtout à fort volume, vous feront forcément réagir, impossible autrement.

MAPS AND FOILS : Nulle part (CD autoproduit)

Près de dix ans après sa formation, et après plusieurs changements de personnel - du groupe d'origine, il ne reste plus que Tristan, le chanteur et guitariste - le trio parisien Maps And Foils fait paraître son troisième album, belle moyenne par les temps qui courent et compte tenu des vicissitudes que le groupe a connues. De base, Maps And Foils est un groupe plutôt post-hardcore qui ne recrigne cependant pas à jouer du déferlement métal pour appuyer un propos pourtant déjà fort peu léger ou aérien ("L'or dans les autres"). Je suis toujours épatisé par la propension qu'ont parfois les trios à jouer de la lourdeur et du boucan pour nous montrer que point n'est besoin de multiplier les instruments pour provoquer un petit tsunami électrique propre à nous récurer les oreilles, et ce au mépris de tous les diagrammes et de tous les algorithmes qui tendraient à tout uniformiser et tout formater pour tout bien faire rentrer dans les cases et les tiroirs. Heureusement, les musiciens ne sont pas encore des robots. Bien assise sur une basse croisée marteau-pilon, la guitare elle aussi s'affranchit des décibels pour faire place nette autour d'elle ("Nulle part"). Il n'y a guère que dans certains passages un poil moins drus ("Dies irae") que la mandore parvient vaguement à se discipliner et à rentrer - à peine - ses griffes pour tenter des caresses qui restent néanmoins plus proches du gant de crin que de la lotion pour bébé. Maps And Foils sont peut-être ce qu'on fait de plus proche de l'éruption solaire sur notre bonne vieille Terre, sans les inconvénients magnétiques. Après eux, il faudra probablement attendre le prochain astéroïde tueur de masse - qui décimera l'humain plutôt que le dinosaure cette fois-ci - pour retrouver la même intensité sonique et la même force de frappe tellurique. Mais comme dirait le grand philosophe stoïcien Abraracourcix, "c'est pas demain la veille". Album limite conceptuel et chanté uniquement en français, "Nulle part" se penche sur la grandeur et la décadence de l'auto-destruction en huit tableaux, et deux interludes, brossés dans des teintes sombres dignes d'un Rembrandt ou d'un Caravage. "Crépuscule", qui clôt

l'album, pourrait ainsi être une mise en musique de la peinture de ces derniers avec sa batterie lancinante et sa mélodie bétonnée d'éclairs noirs.

DARKROSE : What's next (CD, D&B Record)

Ne vous fiez pas à la pochette du premier album de Darkrose. Ce n'est pas parce que la photo de ce salon disco rétro pourrait avoir été prise chez une vieille bique insatiable et sur le retour - ah la recrudescence de la mode rétro kitsch - qu'il est représentatif de l'acte de naissance des cinq membres de ce groupe savoyard. Groupe formé en 2022 par trois filles et deux garçons probablement à peine libérés de leurs obligations lycéennes. On est donc loin, pour l'état civil du moins, d'un quelconque mouvement néo je ne sais quoi. Encore que, à l'écoute des notes de synthétiseurs, on est parfois à la limite d'une new wave qui n'aurait pas abdiqué ses prétentions à une modernité tendancieuse. Heureusement, quand la guitare sort du bois, elle couvre suffisamment la machine pour faire savoir au monde qu'il y a quand même du rock dans tout ça. Pareil pour la batterie qui tire la bourre à cette guitare grasse ouille dans une partie de balle aux prisonniers sans vainqueur. Donc, et même si l'on peut, de temps en temps, s'interroger sur l'équilibre d'un groupe qui manie le chaud et le froid, le clinquant d'un décor préfabriqué et l'énergie graveleuse de la plupart des morceaux, la balance reste globalement positive. Darkrose, histoire de prévenir la catégorisation immanquable que ne manqueront pas d'établir les grands médias nationaux, prétend faire du sparkling dark rock, mâchant ainsi le travail de journalistes toujours en manque d'imagination. Car ne nous faisons pas d'illusions, la musique du groupe, justement grâce à ce synthétiseur habilement utilisé, ne pourra qu'interroger les vieux barbons de Rock & Folk, de Rolling Stone ou des Inrocks, je suis prêt à parier mes godasses Rangers d'intervention là-dessus. Autant donc profiter maintenant des relents rock velus délivrés sur ce premier album de Darkrose, ça risque de ne pas durer avec le temps, les exemples ne manquent pas de ces évolutions musicales peu engageantes chez de jeunes groupes qui ont souvent bien du mal à résister aux appels pressants de la pop facile. J'espère me tromper dans le cas de Darkrose, car il y a un bon fond sur cet album et un potentiel attractif chez ce groupe, mais... Un des points positifs de "What's next" c'est qu'il n'y a, parmi les dix titres de ce disque, aucun morceau lent, aucune ballade racoleuse, aucun machin apte à titiller la curiosité de l'influenceuse au QI de palourde trisomique, ce qui est une excellente chose. Après, il est sûr que ce n'est pas ce que j'écouterais à longueur de journée, du café matinal à la verveine-menthe vespérale, mais une fois de temps en temps, entre un peu de death-métal et un chouïa de trash-garage, ça peut permettre de souffler, et, surtout, d'éviter de s'endormir à l'heure de la sieste (je déteste faire la sieste), ce qui n'est pas là la moindre des qualités de cet album. Au risque de me répéter, ne vous fiez pas aux influences affichées par Darkrose, on est quand même assez loin d'Amy Winehouse, de System Of A Down ou de Linkin Park, encore que, connaissant mal tous ces gens, le peu que j'en ai écouté ne m'ayant pas vraiment convaincu, c'est un euphémisme, je me trompe peut-être, mais je prends le risque. "What's next se posent-ils, déjà, comme question, "same thing I hope" leur répondrai-je pour les convaincre de poursuivre dans la voie de la guitare teigneuse plutôt que dans celle des machines édulcorées, soit à peu près le même état d'esprit qui différencie le ronin du samouraï, le déviant de l'acceptable, la rose noire de la blanche - la pourpre restant un ersatz décent.

FURYA : Eternal fight (CD, M&O Music)

Quand Furya parle de combat éternel, il plonge directement dans ses souvenirs. En effet, le groupe toulousain a une histoire assez cabossée. Formé en 1998, avec en tête une certaine vision du hard-rock, Furya, durant sa première incarnation, sort plusieurs EP et un unique album avant de se dissoudre dans le paysage au milieu des années 2010. Cette première formation avait déjà connu de multiples changements de personnel, la résurrection en 2021 voit se poursuivre cette valse incessante de musiciens, au point que, aujourd'hui, du noyau de départ, il ne reste plus que le guitariste Benoît Trévisé, le seul à être passé à travers les affres des tribunaux ecclésiastiques établis par un clergé musicologique qui, régulièrement, s'acharne à faire le procès de flonflons qui, malgré tout, restent prisés d'un public peu perméable aux critiques et aux moqueries. Car c'est vrai que le hard-rock, si l'on n'y prend garde, peu vite tourner à la caricature. En ce sens, quand Furya insiste sur ses accointances avec Saxon, Scorpions ou Yngwie Malmsteen, ça peut faire peur et faire penser à un énième groupe sans grande originalité, impression qui peut vite se renforcer à la vision de la pochette de ce deuxième et nouvel album

du groupe, pochette sur laquelle une jeune demoiselle (Marjorie Bevon, la chanteuse du groupe ?) étrenne négligemment une épée, se réappropriant le folklore héroïc-fantasy si prisé par les adeptes de ce genre musical. Et du hard-rock, Furya en tartine largement ses compositions, c'est indéniable. Sauf qu'il y a quelque chose en plus chez ce groupe qui le rend suffisamment attachant pour qu'on se penche sur son cas. Il y a d'abord cette voix féminine, pas si banale dans un style fortement testostéroné, burné et couillu, une voix féminine qui est peut-être cause des influences symphoniques que Furya met en avant dans sa présentation. Un métal symphonique que, personnellement, je ne perçois guère, sinon au détour de quelques brèves interventions, pas suffisamment présent, en tout cas, pour me rebouter, moi qui ne suis pas vraiment fan de ces sonorités beaucoup trop grandiloquentes pour mes primitives esgourdes. En revanche, ce qui me parle plus, ce sont les coups de boutoir power métal perpétrés, endossés et assumés par Furya. Un power métal si bien pris en charge qu'il autorise le groupe à ne faire que dans la chanson énergique et roborative. Vous ne trouverez dans ce disque aucun morceau lent, ni même mid-tempo, aucune ballade mièvre et sirupeuse (à la Scorpions par exemple), aucune partition doucereuse et affectée qui vous ramollit le métal aussi aisément que le fait de recuire une claymore. Furya c'est donc le chaud soufflé par un groupe à la formation classique (deux guitares, basse et batterie, les synthétiseurs restant anecdotiques, tant mieux) et le frais exhalé par une chanteuse aussi expressive qu'une valkyrie en mission de recrutement sur un champ de bataille viking. Après tout, n'est-ce pas grâce à cette double action chaude et froide qu'on forge le meilleur acier ? Je ne connaissais par le Furya première formule, mais cette renaissance a l'heure de me parler.

CRAZY JESSE : Somewhere (CD autoproduit - www.crazyjesse-band.com)

Crazy Jesse est un trio atypique composé de deux frères savoyards et d'une chanteuse anglaise expatriée en altitude puisqu'elle est également la petite amie d'un des deux frangins, le batteur. C'était la page Voici/Gala/Closer, que je referme aussi rapidement qu'elle s'est ouverte inopinément. Autre surprenante particularité, si Jesse chante, les deux frélus s'occupent donc des instruments, et si l'on dit que l'un est à la batterie et l'autre à la basse, on aura compris qu'il n'y a pas de guitare dans le fondue. En fait, c'est la basse, en accords ouverts, qui fait office, avec ses seules quatre cordes, des dix qu'on s'attendrait à trouver dans un trio usuel, jouant, du coup, plutôt sur les sonorités médiums pour parvenir à compenser l'absence de guitare tout en conservant un semblant d'assise dans les plus ou moins graves. Et ça le fait. Certes, on sent bien qu'on n'est pas dans les aigus et que le groupe n'a pas le son qu'on attendrait qu'il ait, mais c'est si bien travaillé que la sauce prend parfaitement. C'est un peu comme les aveugles qui compensent ce manque en développant leurs autres sens. Ici, c'est pareil, si on n'a pas de guitare, on s'arrange, Crazy Jesse n'a même pas enregistré de pistes de guitare supplémentaires, parfaitement possible en studio mais ensuite fort difficile à maîtriser sur scène, sauf à utiliser des bandes préenregistrées, ce qui limite alors les possibilités d'adaptation musicale en live. Ceci étant posé, reste à parler de la musique. Il est vrai que, en me renseignant un peu sur le groupe, et en apprenant qu'ils revendiquent Muse comme influence ou qu'ils ont déjà partagé l'affiche avec Zazie, Astonvilla ou Manau, j'ai senti comme une légère inquiétude m'envahir, sur le papier ça fleurait la pop à plein nez de telles fréquentations peu propices au rock'n'roll. Mais finalement non, ouf ! En fait, c'est justement l'absence de guitare qui fait que, basse et batterie étant obligés de remplir l'espace laissé vacant, les deux instruments se font plus amples, plus enveloppants, en un mot plus puissants. Mais on entend aussi un clavier sur "She is" ou des cordes sur "Show me your love". Du coup, on est bien loin des sonorités pop que beaucoup s'accordent tout de même à leur trouver. Crazy Jesse, ce n'est pas du punk, ce n'est pas du métal, ce n'est donc pas de la pop, c'est juste du rock assez musclé surfant sur la crête blanche de vagues stoner capables de vous entraîner au large sans vous laisser une chance de rejoindre le rivage. Il y a parfois de légères tentatives plus ou moins électro ("Dark angel", "Too many men"), mais rien de rédhibitoire, simplement des nappages différents pour diversifier les saveurs d'un gâteau qui se laisse manger.



ÖLD BLACK : D.T.R. R.T.D. (CD, Music Records - www.music-records.fr)

Y a pas à dire, la harangue du portier du Titty Twister (joué par Cheech Marin) dans le film de Roberto Rodriguez "From dusk till dawn", ça fait toujours son petit effet en ouverture d'un disque. Öld Black ne sont pas les premiers à l'utiliser, mais ça ne fait rien, ça rappelle toujours de bons souvenirs, ça donne même souvent envie de revoir le film. Et puis, finalement, que ce groupe repique cet extrait de dialogue n'est pas si incongru, Öld Black revendiquant faire du black'n'roll, ce qui n'aurait pas choqué dans un club de vampires, on n'est pas vraiment dans la transgression. Ceci étant, la construction du terme est d'importance. Si black'n'roll laisse entendre que le black métal n'est pas loin, le rock'n'roll non plus par le fait. Le mélange des deux donne une saveur gothique certaine à ce disque, mais un gothique sévèrement épineux et méchamment hargneux, en gros, si Öld Black étaient eux-mêmes vampires, ils seraient plutôt Brujahs que Toréadors (les amateurs de jeux de rôle me comprendront). "D.T.R. R.T.D." est le deuxième album d'Öld Black, un trio originaire de Haute-Marne. Deux albums seulement en presque vingt ans d'existence, c'est sûr, ils ne poussent pas au crime. D'autant que, quand on note une activité discographique si peu fournie, c'est souvent parce que le groupe a fait une pause plus ou moins longue, ce qui n'est pas le cas d'Öld Black qui n'ont jamais pris ne serait-ce qu'un jour de RTT (leur CET doit être plein comme un pochard compulsif). C'est juste qu'ils ne sortent des disques que lorsqu'ils estiment devoir le faire, pas plus compliqué que ça. Si Öld Black est donc un groupe de rock'n'roll, l'adjectif black se justifie néanmoins par l'extrême noirceur tant des textes que de la musique, avec des rythmes certes parfois trépidants ("Öld Black", justement, ou "I am the new Christ") mais aussi plus posés, encore que tout soit très relatif puisque, en général, de brusques accélérations font allègrement passer le 220 en 380 sans prévenir. Öld Black semble explorer les tréfonds d'eaux abyssales, là où la lumière ne pénètre jamais, ou de grottes non moins profondes, au point que même nos ancêtres préhistoriques ne s'y sont jamais risqués. Cette dualité black'n'roll se retrouve jusque sur la pochette du disque, un brelan de squelettes bikers qui feraient passer un gang de Hell's Angels pour d'innocents angelots, semant la désolation sur leur passage, comme de vulgaires cavaliers de l'Apocalypse - mais où serait passer le quatrième ? forcément quelque part en train de violer, de piller ou de massacrer, dans l'ordre qu'on veut. Avec leur musique, Öld Black devraient pouvoir réconcilier amateurs de rock'n'roll et de black métal, et il y en a souvent besoin vu la sale réputation (pas toujours usurpée) de cette dernière occurrence.

PAMPLEMOUSSE : Porcelain (CD, A Tant Rêver Du Roi)

Ex trio, Pamplemousse est passé sans encombre à la formule en duo guitare-batterie. Enfin, sans encombre, il a quand même fallu que Sarah Lenormand, bassiste à l'origine, se familiarise avec la batterie une fois le cogneur initial parti, un instrument dont elle n'avait jamais joué mais qui, apparemment, ne l'a guère effarouchée. Pour Nicolas Magi, ça a été plus pépère puisqu'il est resté chanteur et guitariste. Enfin, plus pépère, faut le dire vite si l'on considère que la musique du groupe, avant comme après le changement de formule, brasse quand même des styles qui vous remuent sérieusement les entrailles et n'autorisent guère le farniente dont on pourrait croire un groupe originaire de la Réunion plutôt adepte. Chez Pamplemousse, les cocottiers et les plages de sable fin, ce n'est pas trop la norme, ça reste un élément de décor, encore plus depuis que le duo s'est installé en Lorraine, un changement drastique de vue depuis la fenêtre du living, qui présente néanmoins quelques avantages, comme le fait que les risques de se faire bouffer par un requin en allant piquer une tête dans la Meuse ou la Moselle sont fort voisines, à la nanoparticule près, du zéro absolu. Mais j'étais en train de vous parler musique avant de digresser je crois. Pamplemousse, en trio, comme on s'en était rendu compte sur les deux premiers albums, c'était une noise salement cassante, teigneuse comme une gale, méchante comme un moustique distributeur de chikungunya. Pamplemousse, en duo, n'a guère changé, développant peut-être un peu plus le côté garage-blues déglingué et cradingue inhérent à cette tournure de ressources humaines. Ce qui est certain, c'est que la musique de Pamplemousse est sous haute tension, artérielle comme électrique. En même temps, on ne prend pas son rond de serviette dans les studios Black Box à Angers par hasard. C'est déjà la troisième fois qu'ils s'y rendent, même plus besoin de carte IGN ni de GPS, la voiture connaît la route, ils peuvent faire une petite sieste en chemin. Là bas, au pays d'une douceur certes proverbiale mais qu'on laisse à la porte dès qu'on allume la lampe "Recording", on sait faire sonner une guitare comme si elle sortait d'un haut-fourneau

(ont-ils récupéré ceux fermés en Lorraine justement ?), on sait que quand un potard est gradué jusqu'à 10 on peut le faire monter à 11 en y mettant de la bonne volonté, on sait que si les vu-mètres ne sont pas dans le rouge c'est qu'on a raté sa session, voire sa vie si ça se reproduit trop souvent. Et chez Black Box, c'est le boss en personne, Peter Deimel, qui s'occupe du cas Pamplemousse, inutile de dire que ça ne rigole pas. Peter Deimel, en matière de noise-rock, de post-hardcore ou d'art-punk, c'est une main de fer dans un gant d'acier, c'est le Stradivarius du post-punk, le François Vatel de l'indie-core, le Tarantino de l'alt-rock, Pamplemousse ne pouvait pas mieux tomber pour doper sa musique en vitamine C de synthèse. Ce quatrième album va peut-être pousser vos murs, brûler vos meubles ou exploser vos vitres, il vous restera toujours l'argent de l'assurance pour vous refaire vu que l'état de catastrophe naturelle devrait être décrété dans toute la région après écoute du bousin. Il faut parfois savoir vivre dangereusement dans notre monde si aseptisé.

MAUVAISE PIOCHE : Doin' just fine (CD, Guerilla Asso)

Vous le savez peut-être déjà mais rappelons les faits. Mauvaise Pioche est le projet solitaire, plus que solo puisqu'il est vraiment tout seul pour tout faire, d'Antho, multi-instrumentiste surdoué (bassiste de Guerilla Poubelle ou batteur d'Intenable, entre autres) originaire de Montpellier, ville très rock'n'roll fut un temps. "Doin' just fine" est son nouvel album, qui n'en est pas vraiment un même s'il est dûment paru en un beau vinyl 30cm d'un blanc immaculé. Pourquoi pas vraiment un album alors que le lascar nous tartine seize morceaux inédits physiquement ? N'y aurait-il pas là quelque inavouable tour de passe-passe ? Alors, oui et non. Certes, sur ce disque, on trouve huit véritables inédits, mais les huit autres morceaux ont déjà pu être entendus par les vrais aficionados, uniquement sur Internet. Du coup, peut-on réellement considérer une sortie Internet comme une vraie sortie, ou simplement comme un ersatz ? Réflexion philosophique qu'il serait sûrement intéressant et pertinent de creuser plus avant mais, franchement, je ne m'en sens pas le courage ici et maintenant. Un jour prochain, peut-être, quand j'aurais deux ou trois heures à perdre. Bref, reprenons depuis le début, 2014, quand il fait paraître son premier album, "Premier tirage" le bien nommé. En dix ans, il nous a balancé deux véritables albums et une belle brochette de EP, physiques ou numériques. Antho, même s'il est seul aux commandes, n'en est pas moins prolifique, répondant à ses propres sollicitations artistiques en pondant un petit morceau chaque fois que lui vient ce genre de questionnement existentiel, ce qui vaut toujours mieux que d'aller trucider le premier venu dans la rue, on n'est pas dans l'Amérique de Trump et de la NRA. Je le soupçonne d'écrire une chanson chaque matin au petit déjeuner vu tout ce qui est disponible, l'histoire ne précisant pas si la viennoiserie ingurgitée a une quelconque influence sur l'opus en question. Y a-t-il des titres croissant, pain au chocolat, pain au raisin, chausson aux pommes ou chouquette ? Voilà qui mériterait une enquête approfondie. Mais, comme pour la réflexion philosophique mentionnée plus haut, je vais à nouveau procrastiner sur ce sujet. Ce qui est sûr, c'est qu'Antho, depuis la fenêtre de sa chambrette transformée en studio, surplombe avec distanciation un paysage pop-punk dont il connaît le moindre brin d'herbe, le moindre caillou, la moindre motte de terre. Mais revenons à cet "album", vu qu'il faut bien l'appeler ainsi. D'abord les huit inédits. Les quatre premiers, regroupés en un EP virtuel baptisé justement "Doin' just fine", sont des originaux. Du Mauvaise Pioche classique. Les quatre autres sont des reprises, regroupées sous le titre générique astucieusement trouvé de "Les 2 doigts dans la reprise", un titre évident si l'on songe que les Sheriff sont ici honorés, même si ce n'est pas via "Les 2 doigts dans prise" mais avec "Fanatik de télé". Le reste tape dans la variété, ou assimilée. Si l'on peut cautionner l'hommage à Georges Brassens ("La première fille", merde c'est Brassens quand même, un vrai poète), on est plus circonspect face à Michel Berger ("La groupie du pianiste") ou Daniel Balavoine ("SOS d'un Terrien en détresse" de la comédie musicale "Starmania"). La reprise variétache, ça fait sens quand c'est ironique et décalé ou quand la chanson a un certain potentiel, qu'on peut faire ressortir grâce à un arrangement adéquat. Mais là, honnêtement, ces deux emprunts ne risquent guère de nous réconcilier avec les originaux (chansons comme interprètes). À noter que la version numérique de l'album propose une cinquième reprise, "Le tango de l'ennui" de François Béranger, pas ce qu'on a fait de pire, ça sauve un peu les meubles. Du côté des deux EP déjà disponibles sur la toile, on trouve "Contre le monde" de 2022, du moins quatre de ses cinq titres, le cinquième n'étant toujours disponible que sur la version numérique de cet album, et "Failles temporelles" de 2021. Globalement, comme sur ses premiers disques, Mauvaise Pioche donne dans un pop-punk mélodique et énergique qui se laisse écouter avec attention

et intérêt. Quelque part, Mauvaise Pioche est une sorte de version moins instinctivement punk de Guerilla Poubelle ou Intenable, une vision plus pop d'une musique qui reste cependant sans concession ni compromis. Malgré les reprises sus-citées, qui n'ont évidemment plus rien de la variété d'origine, Mauvaise Pioche ne risque pas de passer en radio, sauf, bien sûr, sur les quelques stations encore indépendantes qui survivent avec pugnacité dans un PAF écrémé et pasteurisé, aux ordres d'un business musical qui parvient toujours à retomber sur ses pattes financières. Heureusement, Mauvaise Pioche ne mange pas de ce pain là, même trempé dans le café avec de la confiture, du miel ou du beurre doux.

MOTÖRHEAD : Ace of spades (LP, Sanctuary Records/BMG - www.bmg.com)

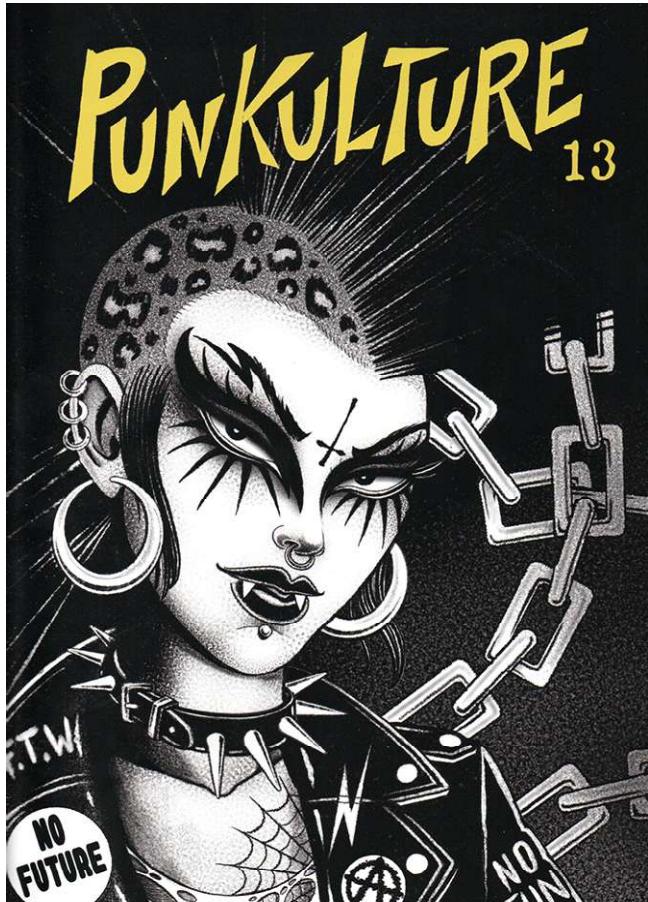
À l'occasion du cinquantième anniversaire de la formation de Motörhead, BMG, via sa filiale archiviste Santuary, ressort cet album dans une très belle édition spéciale. Et j'ai bien dit cinquantième anniversaire de la formation du groupe, pas le cinquantième anniversaire de la sortie de l'album, ce dernier étant paru en octobre 1980, quarante-cinq ans aux fraises et au moment où j'écris ces lignes, ce qui est déjà plus qu'honorables. "Ace of spades" est le quatrième album studio de Motörhead et il reste peut-être aujourd'hui leur plus emblématique, notamment grâce à l'énorme succès du morceau qui lui donne son titre, l'un des préférés, pour ne pas dire LE préféré, d'une bonne partie du public fidèle à Motörhead depuis des lustres. Si Motörhead, et le succès d'estime de "Ace of spades", avait été côté en bourse, avec les stock options qui permettent à quelques salopards de patrons de s'enrichir à bon compte, Lemmy aurait été largement millionnaire, voire milliardaire. Parmi les douze titres de l'album, outre "Ace of spades", on trouve d'autres classiques intemporels, comme "Love me like a reptile", "Shoot you in the back", "(We are) The road crew" - hommage de Lemmy à ses roadies, lui qui avait commencé sa carrière comme roadie de Jimi Hendrix, des roadies dont beaucoup lui sont restés fidèles durant de nombreuses années - "Jailbait", "Bite the bullet", "The chase is better than the catch", aucun autre album du groupe n'en aigne autant. D'où son statut de pierre angulaire de l'œuvre de Lemmy. De tous les albums studio de Motörhead, "Ace of spades" est celui qui a également connu le plus gros succès médiatique et commercial, disque d'or et n° 4 des charts anglais. Seul le live "No sleep 'til Hammersmith" fera mieux l'année suivante, disque d'or aussi et n° 1 des charts. Le groupe qui enregistre "Ace of spades" est ici dans sa formation classique, Lemmy, Fast Eddie Clarke et Philthy Animal Taylor. Nos trois lascars enregistreront encore un album, "Iron fist" en 1982, avant que Fast Eddie Clarke ne reprenne sa liberté. De manière symptomatique, tous les trois sont crédités collectivement pour l'écriture de tous les titres du disque, même si l'on sait que c'était quand même surtout Lemmy qui écrivait les chansons du groupe, mais Clarke et Taylor prenaient largement part aux arrangements en studio, il était donc juste qu'ils prennent leur part de notoriété en la matière. "Ace of spades" est produit par Vic Maile, que Lemmy avait rencontré pour la première fois alors qu'il jouait encore avec Hawkwind, c'est dire si leur amitié n'était pas récente ni de circonstance. Vic Maile qui avait déjà travaillé, à l'époque, avec les Animals, les Who, Jimi Hendrix, Led Zeppelin, les Inmates, Dr Feelgood, et qui travaillera ensuite avec Girlschool, qui profitera ainsi de la connexion Motörhead. L'album vaut aussi pour sa pochette, l'une des seules de toute la discographie studio officielle de Motörhead (excluant donc les live, officiels ou pas, les compilations et les bootlegs), avec "Overnight sensation", à ne pas décliner le fameux logo du groupe, "Snaggletooth", le crâne punkifié d'une créature fantastique, entre le sanglier mutant et l'alien de la saga initiée par Ridley Scott. "Ace of spades", la chanson, étant une métaphore du monde du jeu (Lemmy était un inconditionnel des machines à sous), et "Shoot you in the back" étant inspirée par le western, l'idée de base était de concevoir une pochette avec une photo sépia de cowboys jouant au poker. Finalement, si l'idée des cowboys est restée, les trois membres du groupe ont décidé de se déguiser eux-mêmes en pistoleros posant dans un décor évoquant le paysage désertique du sud-ouest des États-Unis. Ne manque que la bouteille de tord-boyaux, à base de venin de crotale, pour parfaire l'illusion. Des personnages largement inspirés par le cinéma, entre Clint Eastwood dans la trilogie du dollar, Marlon Brando ou la série télé "Maverick". Quand au décor, on pourrait croire que la photo a été prise quelque part en Arizona ou au Nouveau-Mexique, il n'en est rien, elle a été prise à la va vite dans une carrière de sable à Barnet, dans la grande banlieue nord de Londres. Et comme on était donc en Angleterre, avec un ciel bas et gris, le beau ciel bleu légèrement nuageux de la photo est simplement un décor peint rajouté en incrustation. De l'art de donner le change pour pas cher.

C'est d'ailleurs ce ciel bleu parsemé de légers et cotonneux petits nuages blancs qui a inspiré Sanctuary pour la couleur du vinyl sur lequel le disque est pressé, bleu ciel avec des volutes blanches, qui pourraient aussi bien être de la fumée de cigarette, très beau. Comme quoi Motörhead aussi peuvent être poétiques. Autre intérêt de cette édition, un poster de deux fois la taille de la pochette, avec la photo recadrée de celle-ci, pas essentiel, c'est vrai, n'empêche, les petits cadeaux entretiennent l'amitié. Dans un monde idéal, tout le monde devrait avoir sa copie de "Ace of spades" chez soi, ou, à minima, l'avoir écouté au moins une fois dans sa vie. Cette superbe réédition est une occasion rêvée de réparer cet éventuel regrettable oubli. Personnellement, depuis sa sortie en 1980, je préfère ne pas ne serait-ce que tenter d'imaginer combien de fois j'ai pu l'écouter, ça risquerait de trop me violenter des artères qui ne sont déjà plus de toute première fraîcheur. Avec un peu de chance, juste au moment de rejoindre Lemmy autour d'un whisky-coca, ce sera peut-être l'album que j'écouterai, ce serait cool. Au pire, l'un des trois précédents, les trois premiers du groupe, ça le ferait aussi, pas de problème.

PUNKULTURE 13 (Fanzine, Mass Productions - www.massprod.com)

Sans vouloir profaner la réputation de nombre de ses éminents confrères au contenu tout aussi méritant, force est de constater que "Punkulture", le fanzine édité par l'association Mass Productions, mérite de se voir attribuer pas mal de bons points pour l'ensemble de sa publication. Premier bon point, la rédaction du fanzine n'est pas superstieuse - encore heureux serais-je tenté d'ajouter avec insistance, la superstition n'étant souvent rien d'autre que l'une des expressions les moins reluisantes des religions... quoi que, à la réflexion, peut-on vraiment trouver quelque chose de reluisant dans ces phénomènes de société plutôt nauséabonds, à part les métaux précieux de leur mobilier rituel... poser la question c'est déjà y répondre, mais je m'égare. Pas superstieuse la rédaction, donc, pour faire paraître son treizième numéro pour son treizième anniversaire. J'en vois déjà qui vont me rétorquer que, selon leurs vagues souvenirs scolaires de problèmes d'intervalles, qui leur ont pourtant sûrement filé pas mal de migraines durant leur prime jeunesse, un treizième numéro pour un fanzine annuel devrait paraître à l'occasion de son douzième anniversaire. Pas faux en temps normal, c'est vrai, sauf que là il y a du raffinement, il y a eu un hiatus, une année blanche, dans l'histoire du zine, d'où ce décalage. Je sais, ce n'est pas cool de la part de "Punkulture" de complexifier ainsi un problème mathématique déjà ardu, mais bon, jusqu'à preuve du contraire, le fanzine n'a pas pour but de vous faire réviser vos cours en vue du brevet des collèges ou du baccalauréat, il fallait prendre vos précautions avant. Deuxième bon point, la rédaction de "Punkulture" aime le beau et le fait savoir dès sa couverture, systématiquement commandée à des artistes activistes de la scène punk, au sens très large du terme, tant musicalement que graphiquement pour le coup. Cette treizième livraison ne pouvait décentement pas déroger à une règle dûment inscrite dans la constitution du fanzine, une constitution dont même Mélenchon ne demande pas l'abrogation, pour une fois, si ce n'est pas là un signe évident de sa pertinence revendicative... Pour ce numéro, c'est donc Laura Santana (petite sœur de Tura ? cousine de Satanico Pandemonium ? une famille dont on aimerait faire partie) qui s'y est collée, avec un beau portrait de vampirlette tatouée et piercée comme il sied à toute punkette qui se respecte. L'artiste ayant droit, comme de coutume, à son interview à l'intérieur, histoire d'en apprendre un peu plus sur son œuvre. Troisième bon point, le fanzine a beau traiter de punk, il aime la classe et le luxe avec son habituel papier glacé et son impression tout en couleurs. C'est quand même autre chose que la banale feuille de chou bêtement photocopiée non ? Et je sais de quoi je parle, vous aussi d'ailleurs si vous lisez cette chronique via la version papier de ma modeste gazette, même si, étant enfin entré dans le XXI^e siècle, je suis par la même occasion également passé à la couleur, enfin surtout le photocopieur que je squatte éhontément pour contribuer à l'abattage d'arbres qui ne m'ont pourtant fait aucun mal, ce qui m'oblige à composer avec mes paradoxes personnels, mais comme je suppose que vous ne vous souciez guère de mes contradictions existentielles, je ne vais pas non plus m'appesantir sur ma petite personne. Corollaire de l'utilisation de ce papier haut de gamme, le truc pèse son poids. Inconvénient, vous aurez du mal à le glisser dans la poche, fut-ce celle d'un treillis militaire, au risque que ça déborde de partout, avantage, en le lisant vous faites aussi de la musculation, ce qui vous permet en outre d'éliminer quelques-uns des degrés absorbés avec votre dernière bière. À vous d'évaluer le ratio bénéfices/risques. Quatrième bon point enfin - que Vincent, le rédacteur en chef de l'ouvrage, va bientôt pouvoir transformer en image, les plus anciens lecteurs sauront de

quoi il retourne - le contenu électrique et en béton du sommaire, béton, matériau fort peu conducteur, j'en conviens, mais c'est la seule métaphore que j'ai trouvé pour exprimer mon admiration et mon intérêt, ne me demandez quand même pas de trop réfléchir à ce que j'écris, déjà que j'attends avec impatience la fin de cette chronique pour aller me faire un café bien serré afin de stimuler mes pauvres neurones amorphes, je ne vais pas non plus faire du Pierre Dac ou du Pierre Desproges pour satisfaire votre envie de finesse. Au fil des pages, ça parle d'art, avec Laura Santana, je l'ai déjà évoquée, mais aussi la deuxième partie d'un article consacré aux crânes squelettiques sur les pochettes de disques, le collage usuel de BB Coyote, une interview d'Alteau, une autre de Stéphane Oiry qui vient de consacrer une BD à Gilles Bertin, l'ex Camera Silens récemment disparu après sa cavale de près de trente cinq suite à un braquage de la Brinks, vous connaissez sûrement déjà l'histoire. Et puisqu'on est aux portraits, on en trouve une belle fournée tout au long des cent pages du zine, Michel Garçin, un architecte spécialisé dans les salles de spectacle et fan de punk depuis le berceau, ou pas loin, Fred Skarface (toujours la patate sur scène celui-là, je l'ai encore constaté l'été dernier), Josh Santaga (ex Curbside notamment, aujourd'hui agriculteur cannabique), Fra (Eternal Youth, Burning Heads), Terreur Twist, M.S.T., Bakounine (le groupe, pas l'anarchiste, évidemment, je ne sache pas que Steph et Marylène Deviance puissent parler avec les morts, dans quelques années, peut-être, mais pour le moment, non), No Means No (raaahhhh, l'un des mes groupes préférés), the Worst, Wunderbach, Toyade, Jaws ou the Rough Kutz. On trouve aussi un brelan de tour reports, Jodie Faster en Europe (toute l'Europe ? non, pas loin mais pas tout à fait, quelques pays ont résisté à l'envahisseur gaulois, ce n'est que partie remise), Tados au Canada, René Binamé au Canada itou, quasiment en même temps mais pas ensemble. Arrosez le tout de chroniques disques (moins nombreuses que d'habitude), livres et fanzines, et ça devrait pousser sans trop de peine, y compris dans votre jardinière de balcon.



Wynonie HARRIS : Rocks (CD, Bear Family Records)

Wynonie Harris est né le 24 août 1915 à Omaha, Nebraska. Cette date est celle mentionnée sur sa pierre tombale même si d'autres sources donnent 1913, à commencer par les concepteurs de cette compilation qui semblent s'être basés sur un document de recensement militaire, rempli par Wynonie Harris lui-même, sur lequel il prétend être né en 1913. Mais l'on sait que ces documents sont sujets à caution et qu'il faut souvent en adapter la grille de lecture. En effet, Wynonie Harris remplit ce document en 1934, il prétend donc avoir vingt et un ans, soit l'âge légal pour pouvoir fréquenter des établissements vendant de l'alcool, alors que, s'il avait mentionné 1915, ça ne lui aurait fait que dix-neuf ans, lui interdisant de fait l'entrée dans de tels établissements, un handicap pour son activité, à l'époque, de danseur, et bientôt de chanteur. Un document sur lequel il affirme d'ailleurs être sans emploi et vivre toujours chez sa mère, Mallie Hood Anderson, qui n'avait que quinze ans à sa naissance. Wynonie Harris ne saura jamais qui est son père, même si, bien plus tard, sa première épouse et l'une de ses filles affirmeront que ce géniteur inconnu était un Amérindien du nom de Blue Jay, sans produire aucune preuve confirmant ces dires. En 1920, Mallie Hood Anderson épouse un certain Luther Harris qui donne son nom à l'enfant de cinq ans. En 1931, à l'âge de seize ans, Wynonie Harris quitte définitivement le système scolaire. Presque aussi précoce que sa mère, il a ses deux premiers enfants à dix-sept et dix-huit ans, de deux mères différentes. Enfants qu'il ne reconnaît pas et qu'il abandonne aussitôt à l'éducation de leurs mères respectives. Le second de ces enfants, un fils prénommé Wesley, deviendra chanteur et guitariste dans des groupes comme les Five Echoes, les Sultans ou l'orchestre du saxophoniste Preston Love. Wynonie Harris entame sa carrière artistique à Omaha dès le début des années 30 en formant un duo de danseurs avec Velda Shannon, gagnant vite une bonne réputation. En 1935, il commence à chanter du blues, se rendant fréquemment à Kansas City, Missouri, pour y écouter des blues shouters comme Jimmy Rushing ou Big Joe Turner, ce qui va façonner son propre style. En 1940, Wynonie Harris s'installe à Los Angeles où il gagne le surnom de "Mr. Blues". En 1944, il est embauché par le chef d'orchestre Lucky Millinder. C'est au sein de cet orchestre, toujours en 1944, qu'il enregistre son premier disque pour Decca, "Who threw the whiskey in the well", qui devient n° 1 des charts rhythm'n'blues du "Billboard" en juillet 1945 pour huit semaines, un carton. Outre ce succès, tournant à travers tous les Etats-Unis avec Millinder, avec notamment plusieurs résidences à Harlem, la renommée de Wynonie Harris grandit, ce qui débouche inévitablement sur des dissensions financières entre les deux hommes. Wynonie Harris quitte Lucky Millinder dès 1945 pour se lancer dans une carrière solo. Au fil du temps, il va sortir des disques sur de nombreux labels, Philo, Apollo, Bullet, Aladdin et surtout King sur lequel il va connaître ses plus gros succès entre la fin des années 40 et le début des années 50, le plus important d'entre eux étant "Good rockin' tonight", écrit et créé par Roy Brown en 1947. Wynonie Harris reprend la chanson l'année suivante, en 1948, et atteint la première place des charts rhythm'n'blues, Roy Brown n'ayant pu faire mieux que treizième. La version de Wynonie Harris, plus énergique que celle de Roy Brown, inspirera Elvis Presley quand ce dernier reprendra à son tour la chanson pour Sun Records en 1954. Au total, entre 1945 et 1952, seize des singles King de Wynonie Harris entrent dans le top 10 rhythm'n'blues, une belle moyenne de deux par an. À partir de 1954, qui marque la fin de son contrat avec King, le succès de Wynonie Harris décline sérieusement. Il recommence d'ailleurs à papillonner d'un label à l'autre, enregistrant pourtant sur quelques étiquettes prestigieuses comme Roulette ou Chess, label sur lequel il sort ses derniers disques en 1964. Il se produit pour la dernière fois sur scène à l'Apollo de Harlem en 1967 et meurt le 14 juin 1969 à Los Angeles, d'un cancer de la gorge, ou de l'œsophage, à l'âge de cinquante-trois ans. Cette compilation est consacrée exclusivement à sa période King, entre 1947 et 1954, avec un dernier titre enregistré par raccroc en 1957, autant dire qu'on n'y trouve que des pépites, du genre qui découffent, attention à votre brushing. On y trouve évidemment l'immanquable "Good rockin' tonight", ainsi que trois autres titres signés Roy Brown, "Lollipop mama", "I want my Fanny Brown" et "Good mambo tonight", un titre de 1954 qui surfe, en monde latino, sur le succès de "Good rockin' tonight". Wynonie Harris lui-même signe plusieurs chansons, seul ou en collaboration, dont, en 1952, avec Henry Glover et Lois Mann (tous deux collaborateurs réguliers du chanteur), un ironique "Bad news baby (There'll be no rockin' tonight)", ou, en 1949, avec Teddy McRae, "All she wants to do is rock", autre n° 1 rhythm'n'blues, les deux hommes, en 1954, parodiant ce titre qui devient "All she wants to do is mambo". Sa seconde épouse, Gertrude Harris, signe "Git to gittin' baby" en 1954. On remarquera encore la reprise de "Drinkin' wine spoo-dee-o-

dee" de Sticks McGhee en 1949 ou "Rock Mr. Blues" et "Mr Blues is coming to town", tous deux en 1950, qui mettent l'accent sur le surnom qui lui avait été attribué dès 1940. Sur toutes ces faces King, Wynonie Harris est accompagné par un groupe au grand complet, avec section de cuivres fournie, au sein de laquelle on peut entendre, de ci de là, les saxophonistes Hal Singer, Buddy Tate et Red Prysock, le trompettiste Hot Lips Page ou le tromboniste Joe Britton. Autres intervenants réputés, le pianiste Milt Buckner, le groupe vocal the Royals ou le guitariste Mickey Baker. Que du beau monde, que de l'efficace, que du racé.

FORMATS COURTS

COILGUNS : Lost love (CDS, Humus Records)

La persévérance est l'une des principales qualités de Coilguns. En effet, le nouvel album du groupe suisse à peine sorti (voir chronique dans le n° 150), voilà que paraît ce single avec deux inédits. Deux titres qui auraient d'ailleurs pu (dû ?) se retrouver sur "Odd love", mais, jugés trop sombres par le groupe, ils avaient été écartés de la sélection finale. Comme il aurait été dommage de s'en priver, Coilguns a décidé de les faire paraître sur ce format court. Bien leur a pris. Certes, les réactions pourraient être mitigées à l'écoute de ces deux morceaux moins représentatifs de la musique du groupe avec leurs ambiances sombres et pesantes et leur rythme mid-tempo, mais c'est aussi ce qui fait leur intérêt, prouvant que Coilguns savent varier les atmosphères tout en gardant une énergie et une intensité qui, moins débridées qu'habituellement, savent néanmoins vous prendre aux tripes. "Nighshifter" est un morceau un tantinet dépressif qui évoque la vie d'un groupe en tournée, et surtout le spleen qui s'ensuit quand chacun rentre chez soi, une fois l'adrénaline retombée. Le second, "Homework patriarch", n'est guère plus joyeux, tout aussi plombé. Coilguns nous montre ici une face post-hardcore, ou post-noise, ou post-punk, à la Neurosis, à laquelle ils ne nous ont que peu habitués. En écoutant ces deux titres, plus noirs que rouges incandescents, on comprend qu'ils aient été réticents à les inclure sur l'album, ils se suffisent à eux-mêmes et pourraient bien rameuter quelques nouveaux adeptes dans les premiers rangs de leurs concerts.

Los RETROVISORES : Cambio y corto (CDEP, Soundflat Records)

Les Espagnols de los Retrovisores pourraient aisément attiser la cupidité de quelques-uns de leurs congénères. Songez que ce groupe de soul-rhythm'n'blues-sixties beat se compose de la bagatelle de onze musiciens, onze, vous avez bien lu. Quand ils se déplacent, c'est bus obligatoire, même si, dans le tas, on compte pas mal de cuivres, dont les instruments ne prennent pas trop de place bien qu'ils nous fassent la totale en la matière (saxophone, trompette, trombone, certains en plusieurs exemplaires). Originaires de Barcelone, l'une des villes les plus festives de la péninsule ibérique, qui en comptent pourtant déjà pas mal, et compte tenu de leur formation, on ne s'étonnera pas d'entendre une musique au registre chatoyant, enjoué, dynamique qui puise autant dans le freakbeat sixties que dans le revival rhythm'n'blues eighties, avec quelques touches rocksteady. Ce EP vient compléter un dernier album paru concomitamment, aucun des quatre titres du disque n'étant repris sur l'album. Malheureusement, tout ça ressemble à une liquidation définitive puisque le groupe a déjà annoncé sa séparation pour la fin de l'année 2026, après plus de quinze ans d'activité. Raison de plus pour savourer la power-pop cuivrée d'un groupe qui aura finalement été assez chiche en productions discographiques, trois albums et à peine plus de singles et EP. Contrairement à ce qu'induit leur nom, los Retrovisores ne font pas que regarder derrière eux, ils ont toujours fièrement tourné leurs prunelles vers un horizon repeint aux couleurs d'un coucher de soleil estival.

DIVINE PROPHECY : Vision (CDEP, M&O Music)

Divine Prophecy est le projet de Loïc Loup, musicien suisse qui vit métal, respire métal, mange métal. De plus, seulement aidé du batteur Diego Rapachietti, il chante et joue de la guitare et de la basse. De là à penser qu'il possède de l'ADN de pieuvre ou d'araignée, il y aurait là de quoi alerter les services de l'Inquisition, surtout que, en sus, il chante dans un moyen français inspiré des prophéties de Nostradamus, ce qui n'arrange pas ses affaires. Ah ! De quoi ? On me dit dans l'oreille que, en studio, on n'est pas obligé de jouer de la guitare et de la basse en même temps, ça peut se faire séparément. Ah bon, d'accord, je ne savais pas. A priori, je devrais pouvoir éviter un procès en diffamation de la part de Paul le poulpe et Ugo l'oligant, vous me voyez rassuré. Quant au français frelaté façon Michel de Nostredame, avec le métal qui enveloppe les textes, on ne le comprend guère plus que les quatrains du médecin-astronome-sorcier un peu argousin sur les bords, donc,

pas de quoi non plus se frapper. Ne reste qu'à apprécier le métal de Divine Prophecy, hautement énergétique, légèrement chaotique et bougrement agressif, une musique dont Loïc Loup s'est assuré la prérogative depuis de nombreuses années, au sein de plusieurs groupes tout aussi chaouins, il sait donc de quoi il retourne, et ça s'entend dans ces quatre titres convaincants, à défaut d'être vraiment visionnaires, ce qui n'enlève rien à leur instinctivité.

THY APOKALYPSE : Fragment quatrième (metacosmos) (CD, Bitume)

Ah ! Quelle délicieuse idée d'utiliser ce "thy" dans un nom de groupe, ce qui n'est pas banal puisqu'il s'agit là de la forme archaïque d'un adjectif possessif anglais signifiant "ton" ou "votre", et leurs déclinaisons féminine ou pluriel. Les Anglais eux-mêmes, et encore moins les autres populations anglophones sur cette planète, ne s'en servent plus depuis longtemps, sauf de manière ironique. Tex Avery, par exemple, a beaucoup utilisé ce vocabulaire vieillot dans l'un de ses cartoons, "Jerky turkey", pour y évoquer l'arrivée des pèlerins du Mayflower en 1620 en Amérique. Désolant, comme toujours avec ce bon vieux Tex. Désolant, en revanche, ce nouvel album de Thy Apokalypse ne l'est pas vraiment, et pour cause. En général, le black métal ou la musique industrielle ne sont guère propices à la rigolade ou à la gaudriole. Et c'est justement ce savant mélange musical qui est à la base de l'œuvre de Thy Apokalypse, ce pseudonyme cachant en fait l'identité d'un seul homme, ADZ, qui semble décidément beaucoup apprécier les cryptonymes. Si ça se trouve, il s'appelle tout simplement Jean Dupont, ce qui, on en conviendra, ne sied guère à l'aura de mystère qui entoure le black métal en général. Durant plus de dix ans, entre 2006 et 2017, Thy Apokalypse avait sorti trois albums ainsi que deux démos, un EP et un split album avec Industrial Estate, un projet black métal suédois. Le tout navigant déjà entre black métal, musique industrielle, voire électro selon les circonstances. Et puis plus rien pendant une demi-douzaine d'années, jusqu'à la réalisation, en 2023, de ce quatrième album, que Bitume fait paraître physiquement en cette année 2025. Grâce à cette longévité musicale, Thy Apokalypse pourrait aisément décrocher un statut non usurpé de hiérarque black-indus. Tout au long de sa carrière, le bonhomme a toujours développé des thèmes abordant les nouvelles technologies, y compris, parfois, avec des sujets traitant de science-fiction, comme de futures, mais probables au train où vont les choses, guerres entre humains et robots. Pour ce nouvel album, c'est l'intelligence artificielle qui sous-tend un discours qui se veut malgré tout minimalistique, n'usant que de peu de mots. Ce qui n'a rien d'illogique, l'IA n'étant elle-même rien d'autre qu'une bizarrie informatique. Thy Apokalypse imagine un futur où l'IA s'est affranchie des maigres liens qui la rattachent encore à l'humanité et part à la conquête d'un monde cosmique où elle serait maîtresse d'elle-même et de son destin. La musique de Thy Apokalypse est aussi rougeoyante qu'un amas stellaire en fin de vie, traduisant ainsi le chaos généré par ADZ qui joue évidemment de tous les instruments, y compris guitare et basse, très traditionnelles en regard des synthétiseurs qui apportent, eux, le côté artificiel et industriel d'une brutalité spectrale. Le disque est construit autour de quatre morceaux chantés de constitution assez classique (du moins quand on parle de black métal) qui amènent à un final dantesque et instrumental d'un quart d'heure, aboutissement tant de la quête de notre IA exploratrice de l'extrême que de celle, artistique, de Thy Apokalypse. Mark Zuckerberg et son metavers fascinant n'ont qu'à bien se tenir face au metacosmos d'ADZ qu'il imagine lumineux et paradisiaque, du moins du point de vue de l'IA, dont les standards en la matière ne sont peut-être pas les mêmes que les nôtres.

HATESEED : Rising through decay (CD, M&O Music)

Alors, il va falloir faire attention avec ce groupe qui porte un nom déjà usité dans la scène métal au moins européenne. On connaît ainsi un Hateseed polonais, et un Hate Seed, en deux mots, italien. Le Hateseed qui nous concerne ici est lui aussi italien, de La Spezia plus précisément, mais ce n'est pas le même groupe que celui de Blackie Extreme précédemment cité. Oui, je sais, c'est compliqué et confus, mais on devrait pouvoir s'y retrouver, même si, quelque part, tous ces groupes sont cousins, musicalement parlant. Hateseed, c'est du métal, c'est même du crossover, le groupe se situant au confluent du thrash et du death. Est-il dès lors besoin de préciser que ça joue vite, fort et brutal ? Normal, c'est le propre du genre, et comme le groupe n'est pas trop porté sur la déviance, il s'aligne sur ce qu'on pourrait considérer être le décalogue du métal-core avec conviction et assurance. "Rising through decay" est le premier album de Hateseed, après un premier EP en 2023, le groupe est donc tout jeune encore,

mais, depuis Corneille, on est parfaitement au courant que la valeur n'attend pas toujours le nombre des années. Bien que ce ne soit pas forcément une science exacte, l'adage se justifie néanmoins dans le cas de Hateseed. Leur musique tape direct au plexus, avec double passage du côté de l'estomac, voire des coucognettes, vous laissant peu de répit pour vous remettre de votre surprise et de vos émotions. Les guitares vous travaillent au corps façon savant fou et les rythmiques vous taraudent les tripes pire qu'une tourista tenace. D'autant que, si Hateseed sait si bien manier le thrash et le death, certaines parties de guitares bien lourdes ("Pain addiction") ne sont pas sans rappeler les atteintes aux lois de l'apesanteur du sludge, mais un sludge qui gavé à l'EPO, je vous laisse donc imaginer la tannée pour arrêter une telle machine une fois lancée à plein régime, ça va épargner de la limaille de carbone sur quelques kilomètres. Hateseed y parvient pourtant, la preuve, en fin d'album, la version acoustique et singulièrement raccourcie de ce même morceau, "Pain addiction", qui adapte le concept S&M au monde des Bisounours, c'est en tout cas l'impression qu'on en a quand on écoute cette version assagie et épurée après les quarante minutes de sévices sonores qui la précédent, un peu comme le calme APRÈS la tempête, quand les vents passent brutalement de 130 k/h à un petit 70 pépère, comme quoi tout est très relatif en ce bas monde.

FRANKENSTEIN'S PARTY (LP, Bear Family Records - www.bear-family.de)

Frankenstein a le vent en poupe en ce moment, même cette saloperie de coronavirus s'y met avec sa dernière variante, justement baptisée du nom de la créature ramenée à la vie par le baron Victor Frankenstein, une variante rose avec des picots verts, ça ne s'invente pas, mais c'est assez logique si l'on prend en compte le fait que cette bestiole s'est peut-être très certainement échappée d'un laboratoire dirigé par de petits apprentis sorciers, labo en partie financé par la France en plus, pas de quoi en être fier. En l'occurrence, si la nature est parfois taquine, là, pour le coup, elle ne serait peut-être pas entièrement responsable. Bref, tout ça pour dire que, sur cette compilation, Frankenstein - adoptons l'usage qui veut que le grand public ait ainsi nommé la créature qui, chez Mary Shelley, n'a pas de nom, sinon ça risque de devenir vite lourdingue de préciser à chaque fois que le monstre est censé être anonyme - Frankenstein, donc, a invité tout un tas de copains pour une petite surprise-partie pas piquée des asticots, et sans attendre Halloween. Ainsi, notre créature préférée, à la coupe de douilles d'un noir peroxydé du meilleur effet - et pourquoi le noir ne pourrait-il pas être peroxydé, pourquoi ça devrait-il être réservé aux bimbos blondes et poitrinaires, je pose la question - a convoqué le ban et l'arrière-ban de tout ce que le monde artistique horifique compte de phénomènes de foire et de châteaux hantés. Tous ont répondu présent. En quatorze morceaux triés sur le volet bouffé aux termes, vous pouvez ainsi danser le rock'n'roll avec Dracula, le loup-garou, une ou deux sorcières, quelques zombies, autant de démons, ce brave Jack l'Éventreur, un chat noir en vacances ou encore des fantômes à la pelle, une vraie buanderie, sans compter des incarnations humaines, ou presque, au pedigree sans tache, à la tête desquelles on trouve l'incontournable Screamin' Jay Hawkins, mais aussi Round Robin, Jack and Jim, les Monotones ou autres Casey Jones. Des seconds couteaux qui font néanmoins le job. Honnêtement, avec tout ça, si vous faites tapisserie toute la soirée, c'est que vous y mettez vraiment de la mauvaise volonté. Plus qu'à Universal dans les années 30 et 40, c'est à la Hammer que cette compilation rend surtout hommage puisque toutes ces chansons vous font remonter le temps jusque quelque part entre 1956 et 1965. Une passation de pouvoir symbolique puisque 1956 est l'année de la mort de Bela Lugosi, dont le fantôme nous envoie ses cartons d'invitation en introduction de "House of horrors" de Merv Griffin, morceau qui ouvre ces hostilités gothiques en diable. Virgil Holmes, en 1961, résumait bien la situation dans son "Ghost train", cette compilation est une bande son idéale pour un tour de train fantôme ou pour la visite d'une des innombrables maisons hantées qui fleurissent aux États-Unis aux mois d'octobre et novembre, entre dinde farcie et citrouilles gravées. Mesdemoiselles, faites juste attention à vos petons s'il vous prend l'envie de danser un jerk avec Frankenstein et son 55 fillette délicatement chaussé de godillots en ferraille. Par prudence, faites-vous prescrire l'achat de ce disque par votre médecin, il saura quoi faire en cas de dommages collatéraux.



SANTA IS ROCKIN' AND ROLLIN' (CD, Bear Family Records)

SANTA IS ROCKIN' AND ROLLIN' (LP, Bear Family Records)

La chanson de Noël est une longue tradition de l'industrie musicale américaine. Outre Atlantique, avec les premiers frimas, qui font à la fois tomber les feuilles et s'enrouler les centipèdes se préparant à hiberner, pullulent également les disques de Noël. Bon, pulluler est peut-être un peu exagéré, surtout aujourd'hui, mais naguère le terme était assez approprié tant les disques de Noël semblaient apparaître spontanément dans les bacs des disquaires le dernier mois de l'année, comme les sorcières fin octobre ou les lapins en chocolat du côté de Pâques, les phénomènes naturels récurrents ne laissent décidément pas de nous étonner. Globalement, ces disques de Noël sont quand même de belles daubes, tous les pontes de la variété américaine la plus nauséabonde s'étant pliés, ou se pliant encore, à cette figure imposée par le mercantilisme le plus abject. Mais, comme nous sommes en Amérique et que Noël, là-bas, dans un pays chrétien extrémiste, autant qu'ici d'ailleurs, malgré le pseudo vernis laïc qui n'est qu'une mascarade, reste un incontournable du calendrier, une palanquée de rockers se sont eux-mêmes frottés à la bedaine grassouillette du Père Noël, appelé Santa Claus localement, réminiscence du Saint-Nicolas des pays nordiques et anglo-saxons, le Père Noël étant bel et bien une invention américaine, plus précisément une invention de quelque directeur marketing de Coca-Cola (pourquoi croyez-vous qu'il porte une houppelande rouge et blanche ?). Depuis soixante-dix ans, le rock'n'roll a donc largement fricoté avec le papy couperosé, ce qui a donné quelques savoureuses papillotes, peut-être pas en chocolat, mais goûteuses quand même. Vingt-cinq d'entre elles sont réunies sur cette compilation qualifiée de saisonnière, à juste titre, par Bear Family. Comme toujours avec les compilations thématiques du label allemand, la période étudiée est la même, la décennie comprise en 1955 et 1966, en plein cœur du foisonnement rock'n'roll primitif, une histoire de droits et de domaine public, mais aussi une question d'éthique artistique vu que, à cette époque formatrice, ça fusait de toute part, ça émulsifiait grave, ça osait tout, ou presque. Que du rock'n'roll ici, avec un peu de rhythm'n'blues musclé, mais ça reste en famille. Quelques noms familiers devraient faire dresser l'oreille de l'auditeur, Nathaniel Meyer, Jack Scott, Del Reeves, Santo & Johnny, les Four Imperials ou encore Bobby (Boris) Pickett, ce dernier, fidèle à lui-même, trouvant le moyen de faire déferler quelques monstres sous le gui ou dans la cheminée. Du côté des morceaux choisis, on rockifie du traditionnel, "Jingle bells" en tête ("Jingle rock" de Tommy Lee & the Orbitz, "Twistin' bells" par Santo & Johnny, "Jingle bells boogie" par Jody Levins and his Boys, "Rockin' "J" bells par Little Bobby Rey), mais aussi "White Christmas" (Jerry Robinson), ou on reprend quelques néo-classiques, pour l'époque, déjà estampillés rock'n'roll ("Run Rudolph run" de Chuck Berry par les Outlaws). On célèbre aussi le vieux barbu ("Rockin' Santa Claus" par les Martells, "Mr. Santa Claus (bring me my baby)" par Nathaniel Meyer, "Santa is rockin' and rollin'" de Bill Parker, "Twisting Santa Claus" par Del Reeves, "Rock'n'rollin' Santa Claus" par Benny Lee with the Ken-Tones, "Santa Claus rock and roll" par Kathy and Jimmy Zee, "Santa's got a coupe de ville" par les Four Imperials, façon surf à la Beach Boys) tout comme les bestiaux qui le transportent ("Rockin' on a reindeer" d'Harry Lee, "Rock'n'Rudolph" par les Uniques). On paie aussi tribut à ceux qui, du côté obscur de la Force, célèbrent Noël de manière plus mièvre ("I wanna spend Xmas with Elvis" par Little 'Lambsie' Penn, Elvis Presley n'ayant pas été le dernier à faire plaisir à sa môme en sacrifiant à la tradition). Mais les deux trucs les plus drôles de cette compilation sont l'œuvre de deux Canadiens, Donny Burns d'un côté avec "Cool Yule", morceau qui recycle le riff de guitare de "Peter Gunn", qui n'a pourtant rien à voir avec Noël à la base, le Québécois Marcel Martel de l'autre qui écrit, compose et interprète, en français laurentien, avec l'accent idoine, "Rock'n'roll du Père Noël" dans une veine country musclée, avec solo de pedal steel guitar, j'adore. Cette compilation se décline en deux versions. La première est la complète, en CD, avec un livret nous offrant à voir des photos de Bela Lugosi jouant au poker avec le petit père Santa, Peter Lorre s'apprêtant à gratifier qui vous savez d'un bon coup de batte de base ball derrière l'occiput ou encore les Petites Canailles (Our Gang ou Little Rascals en VO) transformées en chaussettes humaines pour recevoir leurs cadeaux. La seconde, plus parcellaire, seize titres seulement, mais en vinyl rouge avec étiquettes centrales vertes, soit les deux couleurs traditionnelles du Père Noël de l'autre côté de la grande mare. Pas d'inédits par rapport au CD, mais un bien bel objet qui ferait un bien beau cadeau pour tout amateur de rock'n'roll festif, qu'il croie au Père Noël ou pas, encore que, en l'occurrence, rien que le fait de recevoir ce disque au pied du sapin aurait de quoi nous faire devenir dévot, voire calotin, ne serait-ce que pour une soirée.

HIGH ON WHEELS : The monkey (CD, Klonosphere)

Personnellement, j'avais découvert High On Wheels avec leur premier album, "Fuzzmovies", en 2021, ce qui, au sortir des confinements de merde imposés par Macron, m'avait sérieusement réjoui après avoir passé plusieurs mois à m'être replongé dans les vieilleries de ma discothèque. Non pas que ces dernières n'en vaillent pas la peine, mais bon, un peu de chair fraîche après une (trop) longue période de disette, ça ne pouvait qu'être bon pour le moral. Quatre ans plus tard, le trio parisien revient enflammer ma hi-fi, mon chez moi, mon quartier pourri, un bonheur, un régal. Si on pouvait inonder la Russie de leur power-rock intransigeant, en mode conquistador sans foi ni loi, les Ukrainiens nous remercieraient certainement. Mais, pour l'instant, il faudra se contenter de les apprécier ici et maintenant. D'emblée, on remarque que le groupe reste fidèle à son credo musical, ce nouvel album faisant la part toujours belle à un rock énergique aux forts accents stoner. Au trio guitare-basse-batterie, High On Wheels ajoute la faculté, pour ses trois membres, de tous pouvoir vocaliser. Ce qui ne doit pas être triste en studio, surtout quand on sait que, comme sur scène, leur tendance est d'enregistrer dans les conditions du live. Des purs et durs. Ils vont même jusqu'à préciser, mais ça on s'en doutait, que l'I.A. n'a jamais été invitée aux festivités. Quelle misère que de devoir désormais préciser ce genre de détail, tant cette énième invention appelée à nous gangrenier le quotidien risque de plus en plus de prendre le pas sur la plus élémentaire créativité artistique. Ça s'est déjà fait avec les Beatles, ou en littérature (voir le cas de la romancière japonaise Rie Kudan), j'imagine donc que ça va se répandre comme une traînée de poudre. Tout juste peut-on espérer que le rock "indépendant", au sens générique du terme, soit un peu moins perméable à ce phénomène, même s'il y aura forcément des bavures, sans qu'on puisse réellement trier le bon grain de l'ivraie. Souhaitons que la suspicion ne prenne pas le pas sur le plaisir premier d'écouter un bon disque. Dans le cas de High On Wheels, on peu déjà être rassuré. Au long des sept titres de ce disque, le groupe passe allègrement d'un sujet futile, cette étrange affaire du primate qui a pour singulière habitude de tremper ouvrir ses couilles dans le whisky de ses voisins de zinc ("The monkey who dipped his balls in my whisky"), fournissant au passage le thème de la très belle pochette de l'album, à la science-fiction plus conforme à ce qu'on attend d'un gang pratiquant un rock haute densité, "Lost in space" ou le morceau final apocalyptique de plus de neuf minutes, "Arrakis", émaillé d'extraits de la bande son du film "Dune" de David Lynch, notamment le monologue de la princesse Irulan, la fille aînée de l'empereur Padishah, interprétée par Virginia Madsen, un sincère hommage au réalisateur décédé en janvier dernier.

SHOOT THE SINGERS : ...Just keep your head down... (CD, M&O Music - www.m-o-music.com)

Diantre ! Comment ce groupe bisontin parvient-il à composer avec ce paradoxe de s'appeler Shoot The Singers tout en ayant un chanteur dans ses rangs ? Sur leur premier album, ils allaient même encore plus loin puisque le disque s'intitulait "A good singer is a dead singer". Que le général Sheridan ait été l'inspirateur de cet aphorisme ou pas ne change rien à l'affaire. Bon, Shoot The Singers n'aime pas les chanteurs, c'est établi, que leur chanteur sache faire passer ses émotions grâce à une ironie mordante (même si pas mal de morceaux sont à dominante instrumentale), ça aussi c'est acquis, ne reste plus qu'à s'accommoder de cette pirouette vocale autant que sémantique. Notamment au travers d'une musique qui s'enracine profondément dans l'indie-rock américain des années 90, une musique où l'on perçoit également de sérieuses références bruitistes et lourdes de fureur contenue. Si Shoot The Singers manie à la perfection l'énergie vibrante, le groupe sait aussi alourdir le rythme avec quelques mid-tempi menaçants et angoissants ("I love it so"). Les gaillards ne revendiquent pas leur héritage Pavement ou Sonic Youth pour rien ("For a while" n'aurait pas déparé chez Thurston Moore & co). Dans cet opus, on trouve aussi de la noise limite expérimentale ("Red", une belle déflagration) ou du stoner désertique, comme seuls, jusqu'ici, les Américains semblaient en être les dépositaires. Marrant d'ailleurs de voir que Shoot The Singers, outre la musique, reprennent aussi les codes vestimentaires du genre, en tout cas sur les quelques photos que j'ai pu glaner de ci de là. Ils voudraient affirmer leur vision de l'Amérique rock qu'ils ne s'y prendraient pas autrement. Pour l'amateur de pop, fût-elle punk ou indie, l'écoute de Shoot The Singers risque d'être un tantinet déroutante tant le groupe aime à semer ses poursuivants (de type chasseur de prime en quête d'une tête de chanteur à s'offrir ?) avec force tours et détours. Avec Shoot The Singers on n'est clairement pas dans le mainstream ni le tout venant. Pour l'auditeur moyen, écouter Shoot The Singers doit s'apparenter à tenter de maîtriser la brouette javanaise après

n'avoir connu que la position du missionnaire. Si le groupe n'aurait pas à rougir d'être programmé sur une quelconque college radio américaine, il en va tout autrement dans nos vertes contrées, à part sur les rarissimes stations encore locales, encore associatives, encore un peu curieuses et aventureuses qui subsistent sur les ondes de notre FM bien malmenée par les sponsors, la publicité et les réseaux nationaux. Shoot The Singers sur NRJ ou même Ouï FM ? Même pas en rêve, ou alors sur un gros malentendu. En revanche, sur certaines fréquences que ma modeste émission cautionne également, pour sûr Bill, no worry, les accords nettoyés à l'huile de ricin de Shoot The Fingers devraient y résonner avec la même redoutable précision qu'au sortir de ma stéréo. Et puis, hein, n'étant pas moi-même chanteur, je ne risque pas grand-chose à fréquenter Shoot The singers, fréquentation tout musicale de surcroît, donc...

BLIND BUTCHER : Hekate (CD, Voodoo Rhythm Records)

Tranquillement, gentiment, le duo suisse Blind Butcher est en train d'aligner des chiffres dignes d'intérêt, genre 15 ans d'existence, 5 albums au compteur, 600 concerts dans la besace (tout autour du monde en plus), c'est sûr que ça commence à compter et à causer. "Hekate" est donc leur cinquième opus, le second à paraître sur Voodoo Rhythm Records, des pays, ça n'est pas anodin. Passons rapidement sur la pochette, pas ce qui est le plus réussi sur ce disque. Quelle idée saugrenue de se renverser le plat de spaghetti sur la tête juste avant de poser devant le petit oiseau, avec, de surcroît, des sauces plutôt bizarres à en juger par la couleur, mais bon, tous les goûts ne sont-ils pas dans la nature ? À moins qu'il ne s'agisse que du résultat d'un malheureux problème de côlon qui se serait malencontreusement débouché au mauvais moment, ce qui serait encore pire. Mais n'épiloguons pas. L'intérêt de ce disque réside évidemment dans ses dix titres. Fondamentalement, on reste en terrain connu, un mix d'électro et de rock'n'roll, eux prétendent même y mettre aussi du disco, probablement pour le côté dansant de la chose, bien que, si disco il y a, ce serait plutôt du côté de Devo et leurs rythmes dadaïstes qu'il faudrait aller chercher les références. En fait, loin de s'obscurcir, j'ai la vague impression que la musique de Blind Butcher s'éclaircit sur cet album, qui sonne plus rock'n'roll que les précédents, comme sur "Attached" ou "Do the right thing" par exemple, ce dernier étant à la limite du rockabilly. D'ailleurs, par moments ("Shiver"), on n'est pas loin du Suicide des débuts ou des premiers efforts solo d'Alan Vega. De fait, Blind Butcher étant, à la base, un duo guitare-batterie, la six cordes est omniprésente, reléguant les machines à l'arrière-plan, des machines peu envahissantes, se limitant à quelques synthés et de simples effets basse pour compenser l'absence de la quatre cordes. Pour autant que je me souvienne, "Hekate" me semble bien être l'album le plus rock'n'roll de la discographie d'un groupe qui ne saurait passer pour un banal duo électro sans âme. De toute façon, ils ne portent pas de casques, furent-ils en spaghetti. En ce sens, le titre le plus électro du disque pourrait être "Summer", sauf que, si la base est synthétique et survoltée, le morceau n'en est pas moins traversé par les éclairs fulgurants d'une guitare bruyante et tranchante, probablement les interventions les plus dures de tout le disque, alors... Blind Butcher cultive l'art de vous prendre à contre-pied en permanence, vous appâtant avec certaines sonorités avant de pratiquer le détournement sonore inattendu. Une attitude qui leur permet de revendiquer un état d'esprit expérimental pas si incongru, sinon qu'on est ici dans une musique expérimentale accessible à tout le monde, punks, rockers, ravers, voire poppers si l'on en juge par "Mushroom", le morceau qui clôt ce disque avec son mid-tempo à la Stranglers. Si on veut catégoriser Blind Butcher, on n'est pas sorti des ronces, on aurait même tendance à s'y enfoncer de plus en plus. Fichtre !

REVEREND BEAT-MAN & Milan SLICK : Death crossed the street (CD, Voodoo Rhythm Records - www.voodoorhythm.com)

Présenté comme la rencontre entre deux générations - de fait, Reverend Beat-Man pourrait être le père de Milan Slick - ce projet est une vraie collaboration entre ces deux musiciens bernois. Pas la première d'ailleurs. Durant la pandémie, ils ont écrit ensemble la musique d'un film de vampires, "A girl walks home alone at night" de la réalisatrice américaine d'origine iranienne Ana Lily Amirpour. Deux ans plus tard, pour l'album "It's a matter of time", Reverend Beat-Man s'acoquinait avec plusieurs musiciens suisses, dont Milan Slick aux claviers, qui prenaient pour l'occasion le nom de Underground. De son côté, Milan Slick joue dans son propre groupe, Fatigues, un projet d'obéissance post-punk. Les deux hommes se lancent donc aujourd'hui dans ce projet en duo, une sorte de one man band à deux composantes, chacun amenant ses propres influences musicales, le

garage-trash-blues pour Reverend Beat-Man, le post-punk pour Milan Slick. Poussant la collaboration jusqu'au bout, les deux hommes ont également écrit ensemble les dix titres de cet album, se partageant le chant, les guitares et la batterie, Milan Slick y ajoutant quelques parties de claviers quand le besoin s'en fait sentir. Son appétence pour Nick Cave - et sa ressemblance physique avec l'Australien, quand il était jeune, Milan Slick n'a que vingt-et-un ans - n'étant pas sans déteindre sur sa façon d'étaler un onguent bien gothique sur le rock'n'roll plus cradingue de son aîné. Il en ressort une belle complicité, malgré la différence d'âge, et une musique délicieusement aventureuse, ce qui n'a jamais effrayé Reverend Beat-Man, l'éclectisme de sa discographie est là pour le prouver. D'ailleurs, avec le recul, on comprend mieux pourquoi l'album "It's a matter of time" sonnait déjà, parfois, plus noir qu'à l'accoutumée, nul doute que Milan Slick y faisait déjà des siennes. Pour revenir à la référence vampirique chère au film qui les avait vus travailler ensemble pour la première fois - Milan Slick n'avait alors que seize ans - on sent poindre, en filigrane, dans ce projet dual, comme une sorte de passation de savoir-faire entre un ancien suceur de sang d'une des premières générations - il y a du Bela Lugosi chez Reverend Beat-Man sur la très belle photo noir et blanc de la pochette de ce disque - et son infant nouvellement étreint. Ce qui pourrait se résumer dans la chanson "Junkie child" à l'intro sobrement pompée sur celle, parlée, pas musicale, de "Ballroom blitz" de Sweet. Et quitte à rester dans le monde des morts-vivants, on soulignera aussi un "Feed my brain" un poil plus zombifiant. Quant à la mort dans "Death crossed the street", aurait-elle suivi les recommandations de Macron pour trouver un boulot qui ne lui fait pourtant pas défaut en temps normal ? On a connu des mentors de meilleur conseil que notre guignolo national. Et pour en finir avec une ambiance gothique déletière mais fièrement affichée, on notera qu'il existe une édition en tirage très limité de cet album, pressée sur un vinyle verdâtre phosphorescent du plus bel effet, surtout à l'approche d'Halloween (du moins au moment où j'aligne ces lignes). Après tout, les Alpes bernoises ne sont pas si éloignées des Carpates.

The GRUESOMES : The dimension of fear (CD, Soundflat Records)

Halloween approche à grands pas, l'occasion pour les revenants de sortir de leur torpeur. Encore que revenants, les Gruesomes ne le sont pas vraiment, même si on aurait pu le croire, et même s'ils tirent leur nom de celui des voisins des Flintstones dans la série animée éponyme (les Pierrafeu en français). En effet, le groupe existe depuis quarante ans, avec ses quatre membres d'origine, suffisamment rare pour être signalé. La sortie de ce nouvel album est quand même une surprise pour beaucoup. Personnellement, j'étais persuadé que le groupe n'existait plus depuis longtemps. Ils ont certes connu une longue pause d'une dizaine d'années, entre 1990 et 1999, mais les quatre trublions ont repris leurs élucubrations garage comme si de rien n'était. Ceci étant, si l'on avait pu croire les Gruesomes enterrés, c'est que "The dimension of fear", leur cinquième album au total, est leur premier depuis vingt-cinq ans. Oui, vous avez bien lu. Un quart de siècle depuis "Cave-In", leur précédent (un single est néanmoins paru en 2024). Pas étonnant qu'on ait pu croire qu'ils étaient tombés quelque part en terre inconnue et au champ d'honneur. Techniquement, malgré leur hiatus conséquent, on ne peut pas considérer qu'ils soient des revenants puisqu'ils ont repris leurs pérégrinations depuis vingt-six ans, et bien que la connotation macabre de leur nom puisse prêter à confusion. Les Gruesomes se sont formés à Montréal en 1985, ils sont donc Québécois, mais anglophones, ce qui explique qu'ils chantent dans la langue de Leonard Cohen ou Neil Young plutôt que dans celle de Robert Charlebois ou Gilles Vigneault. Ce qui ne les empêche pas de balancer, au milieu des douze titres de ce nouvel album, un "Laissez-nous vivre" en français avec ce savoureux accent québécois à l'anglaise, une belle curiosité empruntée aux Lutins, groupe québécois des années 60. Ce n'est d'ailleurs pas la seule reprise de ce disque, "What in the world" semble être le seul single sorti par les Vectors, groupe originaire de l'Illinois, en 1965, et "Fluctuation", de même, est l'unique single du groupe texan the Shades Of Night en 1967. Du millésimé, du vintage et du grand cru garage sixties pour un disque qui confirme les Gruesomes comme l'épicentre du séisme garage canadien. Le groupe, apparu pendant le revival garage des années 80, comme les Fuzztones par exemple, conserve, encore aujourd'hui, les attributs de cette scène émulsifiante, longue coupe au bol - plus tout à fait pour tous, mais bon - cols roulés noirs, Beatles boots et puis cette guitare fuzz qui s'insère dans le moindre interstice de votre hi-fi. Une formation sixties garage minimaliste et traditionnaliste, chant-guitare-basse-batterie, qui nous rappelle les

belles heures des Shadows Of Knight ou des 13th Floor Elevators (sans la cruche évidemment, même si, parfois, la guitare sonne presque comme telle, marrant), avec supplément d'humour, de charme et de punch. Voilà qui me rappelle mon insouciante jeunesse. Sigh !

L'ENCYCLO DÉGLINGO DE LÉO

JARDIN

Petit bout de terrain en apparence insignifiant avec son fourrage et sa caillasse, ce qui, sauf si vous êtes un mouton, une vache ou un poulet, ne semble guère attrayant mais qui, pourtant, dans de nombreuses civilisations, devient la matérialisation terrestre d'un paradis, pour les plus mystiques, ou le symbole d'un monde idéal en réduction pour les plus utopistes ou les plus contemplatifs. Tout ça à partir d'une pâquerette ou d'un brin d'herbe à chat, faut-il avoir de l'imagination.

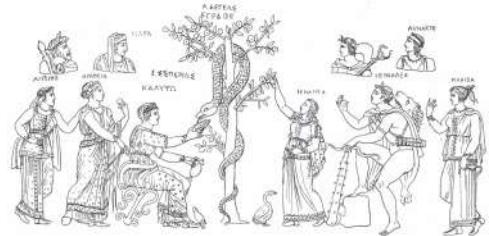
C'est que le jardin ne date pas d'hier, il existe même depuis la première civilisation répertoriée, celle des Sumériens il y a plus de trois mille ans, comme quoi, si l'homme s'est mis à la culture des végétaux pour de basses considérations alimentaires, il n'en a pas pour autant oublié le plaisir futile des sens, au point de cultiver aussi pour la décoration et l'esthétique, ça doit être ce qui le différencie de ses cousins animaux. Après tout, n'avait-il pas déjà dessiné des petits mickeys sur les rochers ou dans les grottes ? Quitte à faire dans l'inutile, autant y aller à fond. Que ça marque les esprits et les générations futures. Et pour marquer, ça a marqué, la preuve, on n'a jamais cessé d'en créer, de toutes sortes, de toutes formes, de tout symbolisme.

Revenons à nos Sumériens par exemple qui, dès l'origine, font des jardins des lieux de délices où l'on flemmarde, où l'on musarde, où l'on n'en branle pas une, à part peut-être sa douce moitié, voire celle des autres, mais je ne voudrais pas me mêler d'incartades qui ne me regardent pas. Les Babyloniens, leurs descendants plus ou moins directs, pousseront même le concept à son paroxysme avec leurs célèbres jardins suspendus, sis dans leur capitale, Babylone, si mémorables qu'ils vont intégrer la liste très sélective des Sept Merveilles du monde antique, ce qui ne fut pas donné au premier édicule venu.



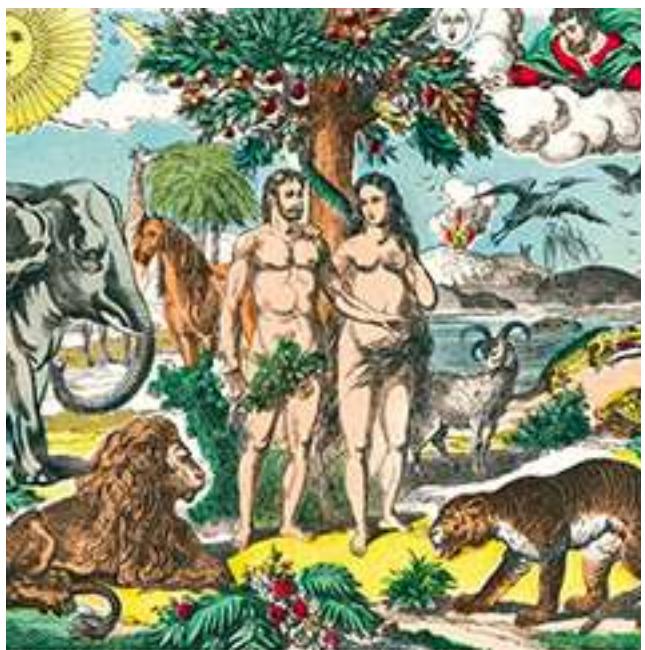
Restons dans l'Antiquité avec un autre jardin passé à la postérité, celui des Hespérides, les nymphes du Couchant dans la mythologie grecque, filles du Titan Atlas et d'Hespéris, qui personifie l'Heure du soir, jardin situé à la limite occidentale du monde connu à l'époque – en gros au-delà du Détrroit de Gibraltar – ce qui n'empêchera pas Héraclès de venir y chaparder les fruits d'or d'un pommier donné en cadeau à Héra, madame Zeus chez les Olympiens, par Gaïa, la Déesse Mère, génitrice des Titans. En dépit du fait que le pommier divin était gardé par Ladon, un dragon à cent têtes, Héraclès a pu faire ses petites emplettes sans problème, ou plutôt il les a fait faire par un grouillot, Atlas lui-même, en usant d'une ruse grossière mais efficace, procédé plutôt inhabituel pour ce lourdaud plus prompt à dégainer sa massue qu'à réfléchir. Quand Héraclès s'adresse à Atlas pour lui demander le chemin du jardin des Hespérides, ce dernier est déjà fort occupé à porter la voûte céleste sur ses épaules, qu'il a fort larges, certes, mais quand même, ça lui pèse un peu sur les rotateurs. Ce qui ne l'empêche pas de réfléchir. Sachant qu'Héraclès n'a aucune chance d'accéder au jardin sans se faire repérer et que, tout Héraclès qu'il est, il n'a pas plus de chance de vaincre Ladon – avec ses cent têtes, ce dernier est nettement plus fourni que l'Hydre de Lerne, certes occise par Héraclès, mais qui n'en possédait pas plus d'une dizaine, une petite bite donc comparée à Ladon – Atlas propose à son visiteur d'aller lui cueillir les trois pommes désirées, à

condition qu'il prenne lui-même en charge la voûte céleste le temps d'aller remplir son petit caddie. Cochon qui s'en dédit, Héraclès se charge de la voûte et Atlas va faire son marché. Quand ce dernier revient avec ses trois pommes dans son petit panier, il propose à Héraclès d'aller lui-même porter les fruits à Eurysthée puisque, accessoirement, cette petite cueillette impromptue est le onzième des travaux imposés par le roi d'Argolide au demi-dieu. Mais Héraclès, moins con qu'il en a l'air et qui n'est pas tombé de la dernière pluie, devine le coup fourré, se doutant qu'Atlas ne reviendra jamais récupérer sa voûte céleste, croyant avoir trouvé le pigeon idéal pour se débarrasser de cet encombrant sans passer par la case déchetterie. Il fait donc mine d'accepter, non sans avoir demandé à Atlas de se recharger de la voûte céleste durant quelques secondes, le temps d'aller chercher un coussin pour protéger ses frêles épaules de héros rachitique et fort peu rembourré des omoplates. À peine Atlas s'est-il délesté des pommes et a-t-il repris la voûte céleste à sa charge qu'Héraclès s'empare derechef des fruits si mal acquis et se carapate rapides, laissant Atlas en plan avec son ciel de lit format XXL. L'arroseur arrosé avant l'heure.



Les pommes du jardin des Hespérides (d'après une peinture de vase)

Mythologie encore avec le jardin d'Éden, légué aux chrétiens par les Juifs et qui ressemble fort au jardin des Hespérides puisqu'on trouve aussi un pommier – encore qu'il s'agisse là d'un barbarisme puisque, à l'origine, on ne parle pas d'une pomme mais plus généralement d'un fruit, le passage à la pomme résultant d'une probable erreur de traduction du latin qui utilise le terme poma signifiant "fruits", beaucoup trop proche, phoniquement, de "pomme" pour ne pas abuser quelques copistes distraits – et un serpent, cousin au premier degré du dragon, Ève volant symboliquement la pomme pour la croquer, ce qui, si l'on en croit les croyants, serait le début de nos embrouilles, le dernier avatar en date, pour nous Français, étant rien moins que Macron, un serpent dans son genre lui aussi.



Les temps modernes recèlent également leurs jardins, encore qu'on les classe désormais par styles puisqu'on peut les trouver un peu partout dans le monde, jardins italiens, à la française, anglais ou japonais, chacun possède sa particularité conceptuelle. Inspiré des jardins de la Rome Antique, le jardin italien privilégie les grands espaces et la perspective afin de mettre en valeur la villa qu'il entoure. Il inclut terrasses, fontaines ou plans d'eau, haies taillées, tonnelles et poteries diverses. Le jardin à la française se veut fermement géométrique, d'ailleurs, on ne l'appelle pas également jardin régulier pour rien. Surplombé par une terrasse qui permet d'en apprécier l'étendue et le dessin, il est parsemé de jeux d'eau

nécessitant de lourdes infrastructures. Le stade ultime du jardin à la française est évidemment Versailles, conçu par Le Nôtre, qui en avait fait une sorte d'"esquisse" à Vaux-le-Vicomte. À l'inverse, le jardin anglais paraît singulièrement brouillon et ressemble finalement assez peu à un jardin tel qu'on l'imagine. Proche d'un état naturel poétisé, le jardin anglais pousse l'irrégularité à son paroxysme avec ses chemins sinuieux, ses points de vue pittoresques de type arbres isolés, ruisseaux, étangs ensauvagés, éboulis de rocallle, cascades, grottes, massifs de fleurs multicolores, et exploite les accidents de terrain. Les jardins anglais sont d'ailleurs souvent conçus par des peintres et non par des architectes comme les jardins à la française, ce qui explique qu'ils ressemblent à des paysages naturels plutôt qu'à des œuvres artificielles. Le jardin japonais quant à lui est considéré comme un art à part entière, au même titre que la calligraphie. Il est d'ailleurs issu d'une tradition antique et non moderne et cherche à idéaliser la nature, ce qui explique en partie pourquoi, la plupart du temps, il est plus minéral que végétal avec sa profusion de rochers et de graviers, la mousse étant l'un des éléments principaux du monde végétal, les autres plantes étant choisies pour leur esthétique. L'eau est également très présente, parfois associée à des animaux aquatiques, carpes koï, tortues, grenouilles, oiseaux d'eau. Le jardin japonais possède une dimension symbolique avec son système de miniaturisation de la nature. Sur un espace restreint, un rocher isolé symbolisera une montagne par exemple. De même, la perspective sera créée par la taille des éléments, de grands arbres au premier plan et de petits arbres à l'arrière-plan vont accentuer l'illusion d'espace, une illusion renforcée par le fait qu'on ne peut jamais voir un jardin japonais dans son ensemble. Il existera toujours des zones dissimulées qui, une fois découvertes, en dissimuleront d'autres à leur tour. Aux yeux du visiteur, le jardin japonais paraîtra toujours plus grand qu'il n'est réellement. De même, l'asymétrie du jardin japonais évite qu'un de ses éléments ne devienne prééminent par rapport aux autres, ce qui le rend propice à la méditation, a fortiori quand il se trouve associé à un temple.



Reste enfin le cas du jardin le plus commun, celui de papy, qui y cultive poireaux et tomates, au sein duquel peut se dresser un poirier ou un pêcher, qui peut y voir fleurir jonquilles ou roses. Un terrain de jeu idéal pour n'importe quel gamin, avec sa cabane ou sa cache au trésor, son ruisseau dans lequel batifolent des grenouilles taquines, ses outils mystérieux, ses taupes qui y tapent l'incruste. Il n'en faut pas plus pour y jouer aux cowboys et aux indiens, à Thierry La Fronde ou à cache-cache, parfois au grand dam de la rangée de haricots ou des plants de patates, ce qui fait aussitôt se transformer papy en démon rubicond quand il constate les dégâts occasionnés par ces folles et héroïques aventures. Du vécu, qui m'a valu une interdiction de séjour permanente dans le jardin amoureusement entretenu par mon père quand j'étais même, ainsi qu'une esquisse de crise cardiaque pour ma mère quand je me suis mis en tête de suivre la grenouille qui me faisait de l'œil jusque chez elle quand elle a plongé dans le ruisseau du dit jardinet. Je me dois de préciser que je devais avoir à peine deux ans, que je ne savais évidemment pas nager et que ma pov' môman, enceinte de mon frelu, a dû, elle aussi, faire trempe dans une eau à température printanière, c'est-à-dire encore assez frisquette, pour me récupérer, y perdant une chaussure au passage si j'en crois son témoignage. C'est sûr que c'est pas à Versailles que j'aurais pu faire ça, y compris dans le Grand Canal. Ça doit être pour ça que ma main a toutes les qualités, sauf celle d'être verte. À quoi tient une destinée.

LA

Note de musique proche de la quiétude spirituelle grâce à la solidité tonale qu'elle représente. "La" est le sixième degré de la gamme de "do", du moins dans les langues latines et slaves. Ce système utilisant les premières syllabes de chaque demi-vers d'un chant latin, "L'hymne à Saint Jean-Baptiste", attribué au moine Paul

Diacre, pour nommer les notes. En l'occurrence, "la" correspond au demi-vers *Labii reatum* – "Lèvres tachetées" une fois retranscrit en français, ce qui ne veut pas dire grand-chose sorti de son contexte, mais comme ce chant n'est pas le sujet de cette entrée, je ne vais pas disserter autour de cet obscur objet d'un désir pervers. C'est le moine bénédictin Guido d'Arezzo qui décide, au début du XI^e siècle, de standardiser la notation musicale en utilisant ce système, le pape Jean XIX lui donnant sa bénédiction en la recommandant pour tous les pays de rite catholique dit "latin". Pour les autres, comme il se foutent pas mal du pape, ça ne leur fait ni chaud ni froid. D'ailleurs, dans les pays germanophones ou anglophones, qui utilisent les premières lettres de l'alphabet pour nommer les notes, "la" devient "A" puisqu'on considère qu'elle est la première note de la gamme. Pas idiot quand on songe à l'expression "donner le la", qui dérive d'une pratique courante en musique consistant, dans un orchestre, à accorder les instruments sur cette note. Une note pas choisie par hasard, puisque c'est celle sur laquelle est accordée la deuxième corde du violon, instrument essentiel dans la composition d'un orchestre, et souvent central dans la musique classique. On aurait pu prendre le triangle, mais il ne possède pas de corde, ou la harpe, mais elle en a beaucoup trop pour ne pas se perdre dans cette forêt de lianes, la preuve, même Tarzan ne s'y est jamais frotté, pas fou, quant à la guitare, ça aurait peut-être été un peu trop hardi pour Mozart ou Bach, a fortiori plusieurs siècles avant son invention. Par extension, "donner le la" est devenu un lieu commun signifiant "donner le ton", et ainsi montrer l'exemple qui devra (devrait ?) être suivi par tous, sauf par les fortes têtes qui n'ont font qu'à leur. La première trace de cette expression remonte au XIX^e siècle, mais il est fort probable qu'elle soit beaucoup plus ancienne, certainement réservée jusque-là au seul domaine musical, avant de se retrouver kidnappée par le tout-venant linguistique qui en a fait, dès lors, un bel exemple d'hypocrisie sociétale, du genre qui veut tout uniformiser et tout normaliser sans se soucier des désiderata personnels.

